



CAHIER 159 MÉTANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont également été numérisés et mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (formats pdf jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

ÉDITORIAL

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Logion 61

RECHERCHES

La chambre nuptiale

En quête de la source. Le mystère Judas

Paul de Tarse, Le génial usurpateur

Histoire de côte

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

Je m'aliène pour la joie de me retrouver

Ramana Maharshi et le repos

COURRIER DES LECTEURS

À propos de Houang-po

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

BIBLIOGRAPHIE

Les entretiens de Lahore

Amoz Oz, Judas

Mark Twain, De la religion

William Samuel, Le Livre de la Conscience et de la Tranquillité

POÉSIES

ÉDITORIAL

AMOUR HUMAIN - AMOUR DIVIN

La voie ascétique ou monacale a écarté l'amour humain dans sa quête de l'Un, les dangers de déviations qu'il présente étant considérés comme des obstacles quasi infranchissables à la réalisation. Telle n'est pas l'attitude des « *fidèles d'amour* » qui ont fait de l'amour humain l'occasion et les prémices de l'amour divin. Le gnostique d'aujourd'hui est conscient des périls que l'amour humain représente dans la recherche de l'Amour divin ; mais il sait, comme les « *fidèles d'amour* », ses devanciers, que la beauté liée à l'amour peut amener chez les partenaires du couple la transfiguration de leur amour, chacun devenant pour l'autre l'occasion de la prise de conscience du JE absolu, l'amant contemplant dans l'aimée son propre visage éternel et vice-versa.

Le logion 61 nous offrira l'occasion d'approfondir le mystère du couple en tant que clef de la réalisation. Entre autres clefs, le gnostique trouve celle-ci dans l'*Évangile selon Thomas*. Répudiée par les tenants de l'ascèse qui se méfient de la chair, elle était pourtant mise en valeur déjà dans l'enseignement des Upanishads :

*« Ce n'est pas le mari que la femme aime, mais le Soi qui est en lui.
Ce n'est pas l'épouse que l'époux aime, mais le Soi qui est en elle ».*

Brihadāranyaka Upanishad II,4-5.

Par la suite elle a été retrouvée en Orient par certains soufis et en Occident par les fidèles d'amour. Le gnostique comprend leur langage ; il éprouve même pour eux une secrète complicité, mais il dit ses mystères à ceux qui en sont dignes, car il ne convient pas de divulguer au profane ce qui pourrait se retourner contre lui.

Émile

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 61

« Jésus a dit :

Deux se reposeront sur un lit :
l'un mourra, l'autre vivra.

Salomé dit :

Qui es-tu homme ?

Est-ce en tant qu'issu de l'Un
que tu es monté sur mon lit et que tu as mangé à ma table ?

Jésus lui dit :

Je suis celui qui est,
issu de Celui qui est égal ;
il m'a été donné ce qui vient de mon Père.

-Je suis ta disciple.

-A cause de cela je dis :

Quand le disciple est désert,
il sera rempli de lumière ;
mais quand il est partagé,
il sera rempli de ténèbres. »

Encore une fois, dans ces deux logia (60 et 61), c'est une question de Vie ou de mort. Jésus provoque l'inquiétude pour que les disciples cherchent avant toute chose et sans relâche le royaume intérieur ou lieu de la Vie.

Mais il y a disciples et disciple.

Il y a ceux qui désirent la Vie, mais qui manquent encore de compréhension ; « *ils ressemblent à des petits enfants* », posent des questions naïves, font des réponses maladroites. Accrochés encore à leurs croyances et à leur savoir, à leurs habitudes, ils sont partagés. Et puis, il y a Salomé.

Ayant fait déjà table rase, au bord de l'émerveillement, elle va poser une ultime question. Ses paroles contiennent déjà toute la compréhension qui l'habite et visent à provoquer de la part de Jésus l'expression de sa nature réelle qu'elle est à même de saisir sur l'instant.

La reconnaissance entre Maître et disciple est simultanée. Salomé donne son adhésion totale parce que le Maître a manifesté non seulement à travers ses paroles, mais aussi à travers son corps physique, qu'il est issu de l'UN.

Et Jésus choisit Salomé parce qu'elle a abandonné les ténèbres du partage pour se laisser envahir par la lumière. Elle est devenue Esprit Vivant.

Marie-France

*

Comme tout ce qui se manifeste est illusion, le retour à la Source passe forcément par de nombreuses désillusions ; comme « *dès le commencement aucune chose n'est* » tout ce que j'ai fabriqué avec ferveur et conviction pour exister sous formes et noms va me glisser entre les doigts. Le couple, si gratifiant dans le partage de l'existence ne va pas échapper à cette apocalypse intérieure. Faire le deux Un en soi n'est pas chose aisée ni si courante, alors l'idée d'embarquer son conjoint dans cette aventure apparaît bien infantile à partir d'un certain point d'avancement.

Mais voilà que dans une poignée de paroles on découvre que Jésus et

Salomé auraient partagé ce double bonheur. Une exception sans doute, il suffit de regarder les destinées des grands sages pour s'en convaincre, même si le Prophète Mahomet a été marié deux fois et a eu une descendance. Cependant l'information n'est pas banale après 2000 ans de condamnation de la chair et de misogynie au nom d'un Dieu qui n'aime pas vraiment ses créatures, il y a matière à des réhabilitations d'importance pour qui veut.

La réponse de Jésus et la question de Salomé sont au centre du grand mystère : qui sommes-nous, questionnement qui sous-entend que ce que nous en savons par l'apprentissage est fondamentalement erroné. Tout ce que nous avons appris est en trop pour notre affaire, en surimposition. Je suis celui qui est, dit Jésus ; dépouillé de tout substantif son propos est à prendre tel quel, vertigineux, se désignant comme étant sans forme ni nom.

Dans le monde des formes et des noms, l'opposé au terme « désert » est « rempli » ; mais du point de vue gnostique, c'est « partagé ». N'oublions pas que ces paroles « cachées » réclament une interprétation singulière selon les premiers versets de l'évangile. L'état originel recherché est vide, désert, sans objets, et cet état est paradoxalement plénitude ; il est perdu par l'apparition et le maintien de ceci et cela, des objets mentaux, formes et noms qui nécessitent au préalable l'émergence d'un « je » séparé pour les concevoir. Le partage de l'Un crée le multiple, le « je » en est le commencement. Quand le disciple est désert, il n'y a plus de disciple.

Christian, 28/08/2016

*

Afin de Me connaître, Je Me manifeste : sous chaque minéral, dans chaque végétal (logion 77), tout comme dans la chair (logion 28).

Ma manifestation dans la chair préoccupe naturellement les clercs qui se sont réfugiés dans la vie monastique, alors même que J'invite à connaître le monde pour y trouver le corps (logion 80).

Ces clercs vouent à la chair une haine personnelle féroce mais, de plus, font de leur mieux pour que leurs ouailles partagent cette haine ; ils ont inventé, à cette fin, la liberté et le péché afin de pouvoir les culpabiliser et en tirer profit.

Ce faisant, les uns comme les autres vivent divisés contre eux-mêmes, refusant d'admettre que le corps désentravé du mental est la présence de Ma manifestation, la plus proche d'eux qui soit. Rejetant le corps jusque dans ses attitudes les plus naturelles, qu'il « *monte sur un lit* » ou « *mange à une table* », ils en viennent à rejeter Ma manifestation et vivent « *partagés* », divisés contre eux-mêmes, littéralement diabolisés ; ceux-là, « *mourront* » en Esprit car « *remplis d'obscurité* ».

Au contraire, celui qui voit, dans le corps totalement désentravé du mental, l'expression de Ma manifestation qui lui est la plus accessible, comme l'est le corps de sa mère à l'enfant de moins de sept jours, celui-là n'est pas divisé contre lui-même, il « *est égal* » comme Je le suis. Son être est Mon être. S'étendant à l'infini sans aucun obstacle, il « *est désert* ». Aucun péché ne pouvant l'assombrir, il est « *rempli de lumière* ». Et celui-là « *vivra* ».

Michel

*

L'ésotérisme de l'*Évangile selon Thomas* se révèle particulièrement saisissant dans certains logia sans correspondance avec les évangiles canoniques. L'enseignement est cependant ouvert à tous, y compris l'initiation à l'éveil dans un climat d'émerveillement qui en constitue l'ultime accomplissement (log. 2).

Trois acteurs de l'*Évangile apocryphe* témoignent de cet éveil «*émerveillement* » :

Jésus, le Maître, l'initiateur,
Thomas, l'initié du logion 13,
Salomé, la disciple élue du logion 61. `

L'*Évangile selon Thomas* ne nous révèle en réalité rien sur aucun d'entre eux. De Thomas, nous n'apprenons rien sinon qu'il a reçu en quelque sorte le baptême de l'eau et du feu (*la source bouillonnante* du logion 13) et qu'il est désormais l'égal du Maître.

De la mystérieuse Salomé nous ne savons rien sinon qu'elle est reconnue en tant qu'initiée... Étrange silence ! On trouve très rarement le nom de la disciple dans la mythologie de la gnose ancienne. La substantielle étude de

Puech sur l'Évangile apocryphe la mentionne à l'occasion d'un « échange de propos » (Henri Charles PUECH, *En quête de la Gnose*, Paris, Gallimard, T. II). L'initiation de la femme est, semble-t-il, même à notre époque, un sujet tabou...

Quant aux initiés eux-mêmes, ils sont muets sur leur aventure. Dans le contexte de la Gnose éternelle, ils ne sont plus des « personnes ». Ils n'ont pas de biographie puisqu'ils échappent à l'histoire et appartiennent à l'intemporel - à l'Absolu...

L'initiation de la femme ne peut être à l'époque, en milieu juif, qu'un objet de scandale. On entend Pierre protester contre la présence de Marie aux réunions. Mais l'*Évangile selon Thomas* se clôt précisément sur la *promotion potentielle de la femme* (log. 114). Pierre, lui, n'est jamais présenté comme un élu alors que Marie est peut-être prête à l'éveil. Certains évangiles apocryphes (*Évangile selon Philippe*, *Évangile de Marie*) insistent en tous cas sur sa situation privilégiée.

Si nous en savons encore moins de Salomé, c'est qu'elle est en réalité un symbole éternellement vivant : celui de la femme en tant qu'épouse, en tant que Mère. Vénérée ou déchue, elle est la Sophia de la Gnose...

C'est dire que le logion 61 est riche d'aperçus fort peu conformes à l'idéal masculin d'alors.

Le premier verset, énigmatique, donne la priorité au Vivant, c'est-à-dire l'élu, au monakhos, mais s'agissant d'un couple, on ne sait lequel des deux - l'homme ou la femme - est le Vivant.

Nous assistons ensuite à la divine surprise de Salomé qui voit entrer chez elle l'*Étranger* de la Gnose, l'inconnu qui vient partager son humble vie quotidienne y compris sa vie charnelle puisqu'il s'agit de l'unité totale et que l'amour humain est transcendé à la faveur de l'*Amour impersonnel* tel que le conçoit par exemple la tradition indienne.

Tel est sans doute le sens immédiat du logion ; une signification plus subtile a trait à l'*Androgynat*, ultime niveau de l'Être : ce qui meurt sur le lit nuptial, c'est la dualité des sexes. Le vide appelait la lumière, cette lumière qui «*est sur eux tous* » (log. 77), mais qui n'est perçue que par ceux qui en sont «*dignes* ».

Salomé était «*vide* », prête au rite symbolique que les mystiques qualifient de «*noces spirituelles* ». Et cette reconnaissance mutuelle de l'initiateur et de l'élue résonne comme un chant de victoire.

Un historien de la gnose ancienne conseille au lecteur « *l'écoute musicale* ». Voilà qui s'applique parfaitement à l'« *audition* » du logion 61.

Paule Salvan
(Cahier 49)

*

« *Pour ceux qui sont le plus bas dans l'unité
il n'y a pas d'union conjugale* »
Proclus

Le logion 61 lève le voile sur les relations privilégiées qu'entretiennent Jésus et Salomé, laquelle est sans doute la Marie-Salomé si souvent associée à Marie-Madeleine. Dans la *Pistis Sophia*, cette dernière l'appelle *ma sœur*, ce qui doit s'entendre au sens initiatique du terme. Que Salomé compte parmi les disciples proches de Jésus, cela n'a rien pour nous surprendre : « *Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples et il l'embrassait souvent sur la bouche* » (*Ev. Philippe*). Le baiser sur la bouche est symbole de com-union, transmission du souffle de l'Esprit : « *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi* » (log. 108). Comme Marie, Salomé est une incarnation de l'Éternel Féminin, de la Sophia :

« *Le Père du Tout s'est uni à la Vierge,
qui était descendue, et un feu l'éclaira en ce jour.
Il se manifesta dans la grande chambre nuptiale.
C'est pourquoi son corps, qui a été produit en ce jour,
vint de la chambre nuptiale,
comme celui qui a été produit par le fiancé et la fiancée.
C'est ainsi que Jésus a érigé le Tout en elle grâce à ceux-ci* »
(*Ev. Philippe*, 82)

Avec le logion 61, nous participons à la surprise de Salomé. Jésus monte sur le lit de Salomé et mange à sa table. Mais c'est en tant qu'Un qu'il célèbre ses noces avec elle : « *Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit ?* » L'amour charnel est transcendé dans l'unité du couple divinisé. Au sein de l'Un ne peut subsister le deux. La séparation est mort mais l'union est Vie. Faire le deux Un, le mâle et la femelle en un seul, c'est réaliser l'harmonie du masculin et du féminin, c'est réintégrer la part cachée de soi-même, c'est retrouver l'unité primordiale :

« Connais le masculin,
Adhère au féminin.
Sois le Ravin du monde »
(Tao-Tö-King 28)

Dans l'Amour impersonnel s'efface la personne. Parce qu'elle est vide et totalement offerte, Salomé est prête à recevoir la lumière de l'Esprit. Le deux meurt pour laisser place à l'Androgyne divin. Par sa réponse : « *Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal* », Jésus offre à sa compagne un Amour sans partage, il lui offre la véritable égalité. Jésus nous dit qu'il est lui-même l'amour par lequel il incite sa disciple à transcender les contraires (la *coincidentia oppositorum*) et ainsi à se retrouver Un en Lui : « *Dans la Déité on attribue l'égalité au Fils, la chaleur et l'amour à l'Esprit-Saint. L'égalité en toutes choses, mais d'abord et plus encore dans la nature divine, c'est la naissance de l'Un et l'égalité de l'Un en l'Un et avec l'Un, c'est le commencement de l'amour épanoui et ardent* » (Me Eckhart, *Livre de la Consolation divine*, Traités, p. 112).

À celui qui se dévoile en tant qu'Un, Salomé peut se dévoiler totalement. Si elle est l'intime voire la maîtresse de Jésus, Jésus n'est déjà plus son Maître car, elle est appelée à boire à la « *source bouillonnante* » du logion 13. Ayant participé au rite symbolique des noces spirituelles, Salomé est élue par l'Époux. Lorsqu'elle s'abandonne, elle lâche prise et s'écrie : « *Je suis ta disciple* ». À cause de cela, Salomé est l'aimée de Jésus :

« *Il y a une gloire qui dépasse la gloire,
il y a une puissance qui dépasse la puissance...
lorsque cela se manifestera,
alors la lumière parfaite se répandra sur chacun,
et tous ceux qui se trouveront en elle recevront l'onction.* »
(Ev. Philippe, 125)

Puis-je voir le Soi, si je ne vois pas le Soi dans l'autre ? Puis-je être le Soi, si je ne suis pas l'autre ? Dans l'amour, il n'y a pas deux, mais Un : « *Quand vous ferez le deux Un, vous serez fils de l'homme* » (log. 106). Pour le gnostique, l'autre sexe est le miroir grâce auquel il se reconnaît dans son unité originelle : « *Dans la libération et la Gnose, il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme* » (Râmana Maharshi).

Parce qu'il voit l'Un en tout, le gnostique n'a d'amour que pour l'Un. Parce qu'il ne voit pas l'Un derrière les apparences du multiple, Don Juan ne courtise que le multiple. Prisonnier du mental, il s'épuise de conquête en conquête dans une quête désespérée. Il ne peut que multiplier à l'infini la liste de ses

amantes sans jamais trouver le « *lieu du repos* ». Si l'amour n'est que passion d'un ego pour un autre ego, il reste prisonnier de la séparation. Il ne se reconnaît pas en l'autre et cherche le plaisir de nouvelles aventures, non la Joie de l'Aventure ultime : « *Les objets des sens sont agréables parce qu'ils dépendent du Soi lequel se manifeste à travers eux tous ; ils n'ont en eux-mêmes pas de valeur propre* » (Viveka Cûdâ Mani, 106). Mais si l'amour est amour du Soi dans l'extinction du moi, dans la « *pauvreté en esprit* », alors nous sommes unifiés. La jouissance amoureuse symbolise cette saisie fulgurante par laquelle cesse l'illusion d'être deux. Ce qui s'efface, c'est l'apparente dualité des sexes. La chambre nuptiale est le lieu où s'opère cette transmutation du deux en Un ; hors d'elle, les ténèbres de la dualité (log. 104).

Dans l'Un nous ne sommes plus rien, ni personne. Or c'est précisément la personne qui occulte l'Un. Seul l'Un connaît qu'autre que Lui n'est pas. Seul l'Un peut goûter les joies de l'amour, seul l'Un peut célébrer ses Noces avec lui-même : « *Là où il y a dualité, l'un sent l'autre, l'un voit l'autre, l'un entend l'autre, l'un interpelle l'autre, l'un pense à l'autre, l'un connaît l'autre. Quand tout est devenu le Soi du connaisseur de Brahman, qui et par qui pourrait-on sentir ? Qui et par qui pourrait-on voir ? Qui et par qui pourrait-on entendre ? ... Qui et par qui pourrait-on connaître ? Par quoi peut-on connaître Cela par qui tout est connu ? Par qui connaître celui qui connaît ?* » (Brihadâraryaka Upanishad, 4.5.15). Le lieu des Noces est celui du repos dans l'unité retrouvée du Royaume. Le repos est la Vacuité, le Vide de l'incrée. Et quel meilleur repos que celui de la chambre nuptiale ?

« *Qui sait par le repos passer du trouble au clair
et par le mouvement du calme à l'activité ?* »
(Tao-Tö-King 15)

« *Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous
dans le repos...* »
(log. 60)

« *...j'obtiendrai le repos
hors du moment du temps de l'Éon,
en Silence.* »
(Ev. Marie, 17, 4-7)

Yves

*

Dans l'expression « *issu de l'Un* », le mot « Un » signifie la Conscience Pure d'où sont issues toutes les consciences individualisées. C'est la Conscience Pure qui est présente dans le cœur des hommes et y demeure en tant que Témoin de tous les actes de la conscience individualisée... « *Est-ce en tant qu'issu de l'Un...* »

... Sur le plan physique et mental, l'égalité absolue n'existe pas. L'égalité se trouve sur un autre plan, celui de la Conscience Pure, les autres plans ne sont que des voiles ou des moyens de manifestation de cette Conscience...

... Sur le plan de la conscience Pure... Il n'y a que la plénitude et la Paix... « *Je suis celui qui est, issu de Celui qui est égal...* »

Le Père est le plus haut état de la Conscience, c'est la Conscience Pure dont est issue la conscience individualisée. L'être individualisé, le Fils, qui est conscient de son origine -le Père- est bienheureux comme son Père.

Le mot « *désert* » fait allusion au dépouillement, à l'absence de désirs et d'attachement, en bref, à la destruction de l'Ignorance... La Conscience Bienheureuse deviendra évidente chez l'être. Mais si ce dernier conserve encore un certain degré d'Ignorance, et un certain attachement au monde sensoriel, sa sagesse ne sera pas établie...

Swâmi Shraddhânanda Giri
(*L'Évangile selon Thomas*, Les Deux Océans, p. 66-67)

Note : La Conscience est définie dans le Vedânta par le terme *Svaprakâsa* qui signifie l'entité, consciente de son existence par elle-même, qui n'a pas de cause et qui n'est pas un effet, à savoir dont l'existence est éternelle... La pureté de la Conscience consiste à n'avoir aucun attribut (*Nirguna*)... Le sage la reconnaît dans sa méditation (en *Samâdhi*), comme son propre Soi, en tant qu'Existence Pure, Conscience Pure et Félicité... la Conscience Pure (*Suddha Caitanya*) reflétée dans la *cause* qu'est le Voile de l'Ignorance (*Avidyâ* ou *Mâyâ*) représente le maître du monde, la Conscience Cosmique (*Isvara Caitanya*) et la même Conscience Pure reflétée dans les *produits* de l'Ignorance, les milieux mentaux (*Antahkarapa*), représente les consciences individualisées (*Jîva Caitanya*). Ces reflets de la Conscience Pure sur deux niveaux sont superposés illusoirement à la Conscience Pure et cette dernière demeure la seule réalité immuable.

(p. 95-98)

Pourquoi les uns sont-ils qualifiés de vivants, les autres de morts ? Telle est la question que se pose le psychique. Le gnostique, lui, constate que dans le monde manifesté les modes de fonctionnement sont divers sans que l'Un originel n'en soit affecté. Il sait, quant à lui, qu'il vient de l'Un et qu'il y retourne. Il sait aussi que toute création sort de l'Un et y retourne, même ce qu'on est convenu d'appeler le monde psychique.

Salomé est une gnostique : la question qu'elle pose en est un témoignage, mais aussi l'acquiescement qu'elle donne à la réponse de Jésus. Le don et l'accueil spontanés sont révélateurs de la qualité des êtres. Jésus se reconnaît en Salomé ; Salomé se reconnaît en Jésus, mais c'est l'Un qui s'accueille lui-même dans l'image que lui renvoie son vis-à-vis. Le disciple, lorsqu'il est désert, permet à la lumière de se refléter le temps de se reconnaître comme telle ; s'il est dans la dualité, son obscurité n'est que pour lui-même, comme le nuage qui voile le soleil.

Jésus ramène au principe unique ce qui différencie et souvent oppose l'homme et la femme. L'un comme l'autre ne peut faire le deux Un tant qu'il n'a pas assumé sa propre sexualité et par là même accepté celle du sexe opposé. L'attitude de Jésus envers Salomé comble le fossé que la loi avait creusé entre l'homme et la femme. La circoncision, signe de l'alliance entre Yahvé et son peuple, ne concernait que les mâles, tandis que la mère était assujettie à des purifications interminables (*Lc XII, 1-8*). Les paroles de Jésus à Salomé abolissent une discrimination aliénante.

Les conditions sont apparemment les mêmes : « *Deux se reposeront sur un lit* ». Et pourtant l'issue est totalement différente : « *l'un mourra, l'autre vivra* ». L'un devient cadavre, l'autre s'éveille : « *Heureux celui qui s'est retourné sur lui-même et s'est éveillé et bienheureux celui qui a ouvert les yeux des aveugles* » (N.H. I.2 30.13-16). Jésus a ouvert les yeux de Salomé ; la question qu'elle lui pose en fait foi : « *Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit et que tu as mangé à ma table ?* » Salomé possède déjà virtuellement ce qu'elle pressent chez Jésus et qui peut l'accomplir. La réponse de Jésus la trouve prête : « *Je suis ta disciple.* » La suite du logion rappelle l'attitude fondamentale qui permet l'irruption de la lumière : « *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière.* » Le mot *désert* est synonyme du mot *vide* du logion 28. Le mental auquel nous nous identifions agit comme l'ivresse et nous plonge dans les ténèbres (log. 24, 28, 61). Lorsqu'il est cantonné dans ses limites, il n'est plus un obstacle à la lumière.

Parlant de « *deux qui se reposeront sur un lit dont l'un mourra et l'autre vivra* », Jésus a en vue le couple et ses difficultés. En effet, les couples disharmonieux qui s'entre-déchirent et se défont sont de beaucoup plus nombreux que les couples harmonieux. Le réalisme de cette parole rejoint celui d'autres

paroles de Jésus : « *Ceux qui sont morts ne vivent pas ; et les vivants ne mourront pas* » (log 11. 4-5), ou encore : « *Misérable est le corps qui dépend d'un corps , et misérable est l'âme qui dépend de ces deux* » (log. 87). Ces dits sont à interpréter à la lumière du logion 80 : « *Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui* » (log. 80).

Le corps est le miroir de l'esprit. Si j'admets qu'autre que Lui n'est pas, il s'ensuit que ce corps, que je ne suis pas, est le miroir de l'esprit que je suis. Alors j'ai trouvé le corps. Alors le Je absolu peut également découvrir dans l'autre partenaire du couple cette image de lui-même. Il dispose alors de deux miroirs pour se reconnaître. Mais si l'un des amants n'est pas «*vivant*», le regard ne renvoie pas l'image de la reconnaissance. Il en résulte un manque qui demande à être comblé ailleurs. D'où l'importance déterminante de cette double possibilité de reconnaissance.

La question que Salomé pose à Jésus : « *Qui es-tu homme ?* » révèle son exigence d'Absolu. La réponse qu'elle obtient la satisfait d'où sa réaction spontanée : « *Je suis ta disciple* ». Mais Jésus ne veut pas que le disciple continue de dépendre du maître. Il le veut l'égal du maître : « *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi* » (log. 108). L'amant, l'amour et l'aimé sont Un : alors le disciple n'est plus second, le disciple est désert, il est lumière, il est connaissance, il est amour. Salomé est pour Jésus un miroir où il se contemple. De même, Jésus est un miroir où Salomé contemple sa propre Réalité. Il faut d'abord que la Réalité soit en elle pour que Salomé invite Jésus à décliner son identité. La reconnaissance joue chez chacun dans les deux sens. « *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères* » (log. 62).

Deux miroirs de l'unique Réalité, deux miroirs sans voile, sans ombre, réfléchissant l'AMOUR.

Émile

*

RECHERCHES

LA CHAMBRE NUPTIALE

L'Évangile selon les Égyptiens, dont un fragment a été conservé par Clément d'Alexandrie, rapporte un autre dialogue entre Jésus et Salomé :

« À Salomé qui demandait
combien de temps durerait le règne de la mort,
le Seigneur dit :
Tant que vous autres, femmes, vous enfanterez des enfants.
Mais je suis venu pour détruire les œuvres de la femme.
Et Salomé lui dit :
J'ai donc bien fait de ne pas enfanter.
Le Seigneur lui répondit :
Mange de tous les fruits,
mais de celui qui est amer tu ne mangeras pas.
Salomé lui ayant demandé
ce qu'il fallait entendre par là,
le Seigneur reprit :
Quand vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte,
et quand les deux seront Un
-le mâle et la femelle-
il n'y aura plus ni homme ni femme. »

(Clément d'Alexandrie, Stromates III, 6, 45 ; IX, 63-66 ; XII, 92)

Alors que la stérilité de la femme est traditionnellement considérée comme une malédiction, elle devient pour Jésus une bénédiction : « *La Sophia, qui est appelée stérile, est la Mère des Anges* » (Ev. Philippe, 55). La stérilité physique peut être source de fécondité métaphysique : « *Je suis la stérile et la femme aux nombreux fils* » (La Brontè). À plusieurs reprises, dans l'Évangile selon Thomas, Jésus distingue les œuvres de la femme, au sens charnel du terme, du Grand Œuvre : l'Androgyne spirituel. « *Celui qui n'a pas été engendré de la femme* (log. 15), c'est l'enfant de l'Esprit, le Fils de l'Homme, le deux fois né, celui qui a fait le deux Un :

*Une femme dans la foule lui dit :
Bienheureux le ventre qui t'a porté
et les seins qui t'ont nourri !*

*Il lui dit :
Bienheureux ceux qui ont entendu le Verbe du Père,
l'ont gardé en vérité !
Car il y a des jours où vous direz :
Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu
et les seins qui n'ont pas donné de lait.
(log. 79)*

*Ses disciples dirent :
Quel jour te manifesteras-tu à nous
et quel jour te verrons-nous ?
Jésus dit :
Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte
et prendrez vos vêtements,
les déposerez à vos pieds
comme les tout petits enfants,
les piétinerez,
alors vous verrez le fils
de Celui qui est vivant
et vous n'aurez pas peur.
(log. 37)*

*Jésus leur dit :
Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,
et le haut comme le bas,
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul
pour que le mâle ne se fasse pas mâle
et que la femelle ne se fasse pas femelle, ...
... alors vous irez dans le Royaume.
(log. 22)*

Semblable à un papillon est l'âme et porté par le vent est l'esprit. Foudroyée par la beauté d'une image, l'âme se résorbe dans la lumière de l'esprit. Le coup de foudre est l'antichambre de la chambre nuptiale où se dissipent toutes les images et tombent tous les voiles : « *La Vérité n'est pas venue dans le monde nue, mais elle est venue dans les types et les images... Il faut vraiment que l'on renaisse par l'image. Quelle est la résurrection ? Et l'image par l'image, il convient qu'elle ressuscite ; le fiancé et l'image par l'image, il faut qu'ils pénètrent dans la Vérité, qui est la restauration* » (Ev. Philippe, 67). La chambre nuptiale est célébration des noces intérieures de l'âme avec son Soi, de sa fusion

avec l'Ange :

*« Nul ne peut atteindre
celui qui a réalisé l'union nuptiale :
Il en est de même si l'image et l'ange
s'unissent l'un à l'autre,
et personne ne pourra oser aller
vers l'homme ou vers la femme »*

(Ev. Philippe, 61)

Chaque être a son Ange gardien. Chacun a son Génie intérieur, son démon secret. Chacun trouve en soi-même son propre Soi. Seul le chercheur de vérité connaît pleinement l'Ange en tant que son Soi. La réalisation du gnostique rejoint ici l'intuition du poète :

*« Ce soir mon cœur fait chanter
des anges qui se souviennent.
Une voix, presque mienne,
par trop de silence tentée,*

*monte et se décide
à ne plus revenir ;
tendre et intrépide,
à quoi va-t-elle s'unir ? »*

(Rilke, *Vergers*)

L'amour humain n'est pas incompatible avec l'amour divin, il en est l'image, le reflet voire l'étape indispensable : *« Jamais homme n'aimera parfaitement Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque créature en ce monde »* (Marguerite de Navarre). Les amoureux jouissent d'une béatitude souvent comparée à l'orgasme tant il est vrai que la jouissance sexuelle nous permet aussi, mais sur un mode inférieur, d'accéder au septième ciel : *« Il ne s'agit que d'un seul et même amour, et c'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre la règle de l'amour divin »* (Rûzbeban Baqlî Shîrâzî, *Le Jasmin des Fidèles d'amour*).

Chaque fois que deux êtres tombent amoureux l'un de l'autre, chacun croit retrouver en l'autre l'autre moitié de soi-même, l'autre rive de lui-même, chante le poète : *« Hommage, hommage à la Vivacité divine !... Au cœur de l'homme, solitude. Étrange l'homme, sans rivage, près de la femme riveraine »* (Saint-John Perse, *Amers*). Chaque fois que deux amants font l'amour et que la chair ne fait plus qu'une seule chair, ils s'anéantissent l'un en l'autre :

« *Amour si fort de toi t'a étran­gée
Qu'on te dirait en une autre changée... »*

« *Lors, double vie à chacun en suivra,
Chacun en soy et son ami vivra
Permets m'Amour penser quelque folie... »*

(Louise Labé).

Il n'y a pas de dualité entre amour divin et amour humain si nous aimons l'autre du même regard que celui de l'éternité : « *L'union entre mâle et femelle est appelée Un et seulement quand la femme est unie au mâle on peut employer le mot Un* » (Zohar, III, 7b). Pour l'homme prisonnier du sensible, - la multiplicité -, il n'est pas de salut dans l'autre, il n'est de délivrance que dans l'Un. Alors que dans une optique dualiste, on se servira de l'image des Noces pour évoquer les rapports de l'âme et de Dieu, le gnostique verra dans l'amour humain les prémices et l'occasion de ce retour à l'Un :

« *Jamais ne goûtera de la mort
celui dont le cœur fut vivant par l'amour »*

(Hafiz).

« *Aime ton frère comme ton âme »*

(log. 25).

Voie d'Amour et voie de Gnose se rejoignent dans l'Un, comme l'amour humain dans l'Amour divin. Qui ne s'aime pas d'abord soi-même ne peut aimer autrui. Mais nul ne peut s'aimer soi-même que dans le Soi : « *Ce n'est pas pour l'amour de l'époux que l'épouse aime l'époux, mais par amour de soi. Ce n'est pas pour l'amour de l'épouse que l'époux aime l'épouse, mais par amour de soi... Ce n'est pas pour l'amour de Brahman que l'on aime Brahman, mais par amour de soi... En vérité, le Soi doit être réalisé... C'est seulement par la réalisation du Soi... que tout cela est connu... »* (Brihadâran­yaka Upanishad II, 4, 5-12-14).

L'amour est nostalgie de l'origine, quête plus ou moins consciente de l'Un. L'amour est un mystère et dans ce mystère, il n'y a pas deux mais Un : « *Quand vous ferez le deux Un, vous serez fils de l'homme* » (log. 106). Le mariage est le grand mystère sans lequel le monde ne serait pas : « *Si quelqu'un est dans un mystère, le mystère du mariage, il est grand. Car sans lui le monde ne sera pas* ». Le mariage est le plus grand des sacrements car c'est en lui que se réalise le mystère de l'Homme : « *En effet, la consistance du monde, c'est l'homme. Et la consistance de l'homme est le mariage* ». L'amour est régénération, communion, nouvelle naissance du deux en l'Un : « *Le Seigneur a*

opéré tout en un mystère : un baptême et une onction et une Eucharistie et une rédemption et une chambre nuptiale » (Ev. Philippe, 60 ; 68).

La chambre nuptiale est le lieu des retrouvailles du fiancé et de la fiancée, de l'âme et du Soi : « *Au premier commencement de la pureté première, le Fils a ouvert la tente de sa gloire éternelle et il est sorti de la hauteur suprême afin d'élever son amie, à qui le Père l'avait uni de toute éternité, pour la ramener à la hauteur suprême d'où elle est venue* ». Le lieu du repos éternel est celui du retour à l'origine dans la nuit silencieuse du Royaume : « *Quand il sortit de la hauteur suprême, il voulut y rentrer avec sa fiancée dans la suprême pureté et lui révéler l'intimité cachée de sa Dété cachée où il repose avec lui-même et avec toutes les créatures* » (Me Eckhart, *Ave Gratia plena in Sermons I*, Seuil, p. 195). Dans la chambre nuptiale, ayant fait le deux Un, le mâle et la femelle en un seul, je ne fais plus qu'un en l'Un : « *Il est dans la nature de l'amour qu'il flue et jaillisse de deux qui ne sont qu'Un. Un en tant qu'Un ne produit pas l'amour. Deux en tant que deux ne produit pas l'amour. Mais Deux en tant qu'Un produit nécessairement l'amour conforme à sa nature, pressant, ardent* » (Me Eckhart, *Livre de la Consolation divine, Traités*, Seuil, p. 112).

Dans la chambre nuptiale, l'union se consomme et le moi s'efface. Par la force de l'amour, l'aimée se transforme en l'Amant. Le sujet se transmute en l'objet de son amour. Seul le Deux-Un peut connaître l'amour. L'Amour absolu est Identité dans l'unité et non similitude dans la dualité. Le sentier de l'amour est tranchant comme le fil de l'épée. Deux ne sauraient coexister dans la chambre nuptiale. Dans l'union où je meurs et me découvre en Toi, il n'y a plus ni Toi, ni Moi, ni autre que Toi, ni autre que Moi :

*« Fiancés et fiancées appartiennent à la chambre nuptiale.
Personne ne pourra voir le fiancé et la fiancée,
à moins qu'il ne devienne cela. »*
(Ev. Philippe, 122)

*« Je suis devenu Celui que j'aime
et celui que j'aime est devenu moi ! »*
(Hallâj, *Muqatta'at LVII*)

*« L'âme est-elle en l'Aimé ou bien l'Aimé en l'âme !
L'âme est l'Aimé et je ne sais si dans mon corps
est l'âme ou bien l'Aimé ! »*
(Kabîr)

Pour celui qui a fait le deux Un, le masculin n'est plus seulement masculin et le féminin n'est plus seulement féminin. Vide de toutes choses,

l'amant est l'enfant de la chambre nuptiale. Parce qu'il est désert, il est rempli de lumière et parce qu'il est lumineux, il illumine le monde entier. Il peut être, sans paraître autre que ce qu'il est. La chambre nuptiale est le lieu où s'opère cette transmutation du deux en Un, de l'ombre en la lumière :

*« Si quelqu'un devient fils de la chambre nuptiale,
il recevra la Lumière.
Si quelqu'un ne la reçoit pas, tandis qu'il est en ces lieux,
il ne pourra la recevoir dans l'autre Lieu.
Celui qui recevra cette Lumière-là ne pourra être vu ni saisi,
et personne ne pourra affliger un tel homme,
même s'il est dans le monde, et aussi lorsqu'il quitte le monde. »*
(Ev. Philippe, 127)

Le monde n'est qu'un reflet du Soi, et c'est toujours à cause du Soi que nous aimons consciemment ou inconsciemment : *« Le Soi est, par sa nature, ce qu'à son insu, toute créature chérit plus particulièrement »* (Viveka Cûdâ Mani, 106). L'amour humain est le support de l'amour divin, le corps celui de l'esprit. L'union nuptiale est un sacrement, le signe de la plénitude. La quête de l'autre, si elle est quête de l'Être, culmine dans la quête du Soi. Dieu est Beauté et c'est pour s'aimer lui-même en autrui qu'il a créé la multiplicité des êtres et des mondes : *« J'étais un trésor caché, j'ai aspiré à être connu. c'est pourquoi j'ai produit les créatures afin de me connaître en elles »* dit le hadîth qudsî qui sert de fondement à la quête soufie.

Un autre texte moins connu, *« La Rose de Bakawali »*, développe ce même thème. Cette rose mystérieuse n'est autre que le Graal : *« Les philosophes et les soufis ont établi que les perfections de Dieu sont son essence. Avant la création des choses, c'était le temps de l'existence invisible, ou de la parole. Alors Dieu existait en Lui-même ; le soleil lumineux de son essence était caché derrière le voile du mystère. Lorsqu'il voulut se manifester au dehors pour prouver que la Parole est aussi manifeste, alors il créa l'univers. C'est ainsi que l'unité de Dieu alla se réfléchir dans le miroir du néant. »* (Allégories, récits populaires et chants poétiques, traduit de l'hindoustani par Garcin de Tassy, 1876). Ainsi le monde est le miroir de Dieu. Il est Dieu se réfléchissant Lui-même en Lui-même. Qui se connaît soi-même ne peut que s'aimer Soi-même : *« ... le proverbe disant que celui qui se connaît lui-même connaît son Créateur s'applique bien à l'homme car il connaît et sa propre essence et celle de Dieu »*. Je crois chercher le Soi, mais c'est Lui qui me cherche. Et je ne puis le trouver nulle part ailleurs qu'au dedans de moi-même :

*« Tant que tu ne cherches pas une chose,
tu ne la trouves pas. Excepté le Bien Aimé :*

avant de L'avoir trouvé, tu ne Le cherches pas. »
(Sanâ'i, Dîwân, in Rûmî, *Le Livre du Dedans*, 51)

*« ...toi qui, alors que je ne te connaissais pas,
m'as cherché,
toi qui, alors que je n'avais pas conscience de toi,
t'es avancé jusqu'à moi,
toi que je perçois maintenant...
toi, au sujet de qui, même si je parle avec audace,
je ne pourrai en finir... »*
(*Actes de Thomas*, 15, 2)

Tel est le jeu de l'Un. L'Un ne peut s'unir qu'avec Lui-même. Le monakhos n'est solitaire que parce qu'autre que Lui n'est pas. La porte est si étroite qu'elle ne peut laisser passer qu'Un seul à la fois. Au royaume des amants, le moi n'a pas sa place. Nul ne peut franchir le seuil de la chambre nuptiale qu'en laissant choir le vêtement de la personne. La personne doit s'effacer et le masque tomber. Dans la nudité absolue, seul subsiste l'Un : *« Il joue constamment un jeu d'amour avec Lui-même. C'est pourquoi il faut te libérer de toi-même et de la contemplation de toi-même et te remplir d'amour et de passion pour Dieu, afin qu'Il se voie Lui-même en toi. En réalité, quand on s'aime on n'est pas deux, car l'amant est le miroir de l'aimé... »* (Sultân Valad, *Rebâb-Nâme*).

En réalité, il n'y a jamais eu qu'Un. Le deux n'est qu'une illusion d'optique. Le divin *« ce en quoi les contraires coexistent »*, disent les Upanishads. Le principe ne peut se diviser qu'en apparence et sa jouissance est éternelle : *« Lorsque Shiva et Shakti sont unis, leur unité est volupté. La volupté est leur réalité ; leur existence séparée n'est que fiction »* (Lingopasanâ Rahaysa, in A. Daniélou, *Polythéisme hindou*, p. 312).

Comment pourrais-je chercher autre que Moi ? Je cherchais autre que Moi mais autre que Moi n'est pas. Je cherchais ailleurs ce qui était ici. Il n'y a de séparation que dans le mental. Le diable est ce qui divise. L'amour abolit la séparation et la Gnose réunit le deux en l'Un. Dès que s'apaise le tourbillon des pensées, la racine de l'ego est éradiquée. Le mental pacifié lâche prise. Nul autre que Moi seul peut pénétrer dans la chambre nuptiale :

*« Heureux êtes-vous, monakhos, élus,
parce que vous trouverez le Royaume. »*
(Th 49)

Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Seul l'Un peut être élu et il ne peut être élu que par Lui-même : « *Seul celui qui peut l'atteindre est élu par le Soi qui lui dévoile sa nature propre* » (Katha Upanishad II, 23). L'amour permet la réunion des contraires et c'est dans la chambre nuptiale que se célèbrent les noces magiques des époux dans le Soi. Ceux qui sont en dehors de la chambre nuptiale sont égarés. Qui n'a pas fait le deux Un ne connaît pas l'Amour et qui ne connaît pas l'Amour reste à la porte. Il tourne autour du pot :

*« Maître, il y en a beaucoup autour du puits,
mais personne dans le puits. »*

(Th 74)

*« Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage. »*

(Th 75)

Nul ne voit les amants s'il n'est d'abord l'Amant. L'Un joue à être deux. Seul le Soi peut contempler le Soi. Je ne peux percer les mystères de la chambre nuptiale qu'avec l'œil du Seigneur. Je ne peux voir l'Absolu de l'Amour, seul l'Amour peut se révéler en moi-même. Au dedans de moi-même est le centre de toutes choses : « *Qu'il y ait au centre de vous-mêmes un homme averti !* » (log. 21). Le seuil de la chambre nuptiale s'ouvre au fond de notre cœur. Je ne puis le franchir qu'en déchirant le voile du mental :

*« Or la chambre nuptiale est cachée.
C'est le Saint dans le Saint...
et le Saint des Saints s'est manifesté
et la chambre nuptiale
nous a invités à l'intérieur. »*

(Ev. Philippe, 125)

Avec les Noces tombe le voile de la dualité. Le deux ne devient pas Un car dans l'Un le devenir n'a pas sa place. Le deux s'efface en retrouvant sa véritable identité. Qui croyait être deux réalise que depuis toujours il est l'Un. Seule tombe l'illusion de la séparation. L'ignorance se dissipe lorsque se lève le soleil de la Connaissance. Il n'y a ni union, ni fusion, mais lever du rideau qui me dissimulait ma véritable nature, mon Visage Originel. Par cette metanoïa, le gnostique est l'œil par lequel l'Amour se découvre lui-même. Nul ne peut voir l'amour que celui qui est lui-même amour. L'Amour est totale liberté. L'Amour n'est pas possessif puisqu'il ne possède rien. Il n'est pas possession de l'objet aimé mais disparition du sujet dans l'objet : « L'amour ne prend rien. Comment

prendra-t-il quelque chose ? Tout lui appartient. Il ne dit pas : celui-ci est mien, ou celui-là est mien, mais il dit ceci est tien. L'amour spirituel est vin et baume » (Ev. Philippe, 110-111).

L'amour ne connaît ni lois, ni barrières. Pour celui qui est entré dans la chambre nuptiale, les valeurs sont inversées. Par delà le bien et le mal, l'Amant est aussi innocent que l'enfant. L'amour ne s'apprend pas. Il ne se commande pas. Il se moque des règles et des lois que veulent nous imposer les scribes et les pharisiens d'hier et d'aujourd'hui. La moindre infraction est pour eux source de péché. Mais avoir la conscience du péché c'est déjà pécher. L'impur trouve sa source dans la volonté de pureté. En voulant se purifier du mal, le psychique est persuadé de bien faire. Mais la piété est parfois la pire forme d'impiété et il n'y a pire faute que celle qui consiste à croire bien faire. L'Éveil consiste à cesser de faire. Les pratiques spirituelles sont pernicieuses tant il est vrai que le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions :

*« Si ton cœur n'est pas pur, tu n'iras pas au ciel !
Crois-tu te purifier grâce à de l'eau sacrée ?
Qu'importe si tous y croient : cela ne sert à rien,
Car c'est Ram et Lui seul qui sonde tous les cœurs »*
(Kabîr)

Qui fait le deux Un dans la chambre nuptiale ne voit plus que l'Un partout et en toutes choses. Avec qui donc pourrai-je m'unir si ce n'est avec Moi-même ? Qui donc pourrai-je prier si ce n'est Moi-même ? Et pourquoi donc jeûner puisque le seul véritable jeûne est celui du mental ? Lorsque plus rien n'alimente celui-ci, les pensées ne s'accrochent plus à quoi que ce soit. Elles flottent et passent comme des nuages dans le ciel, comme des bulles sur l'eau vive avant de dissiper sans laisser nulle trace, ni le temps d'un regard. Du mental pacifié s'élève le silence intérieur. Quel sens peuvent encore avoir les pratiques pieuses pour celui qui a réalisé l'unité de toutes choses ? Les rites et les rituels servent à ceux qui voient exclusivement l'aspect extérieur des choses :

*« Pourquoi lavez-vous le dehors de la coupe ?
Ne comprenez-vous pas
que celui qui a créé le dedans
est aussi celui qui a créé le dehors ? »*
(log. 89)

*Ils lui dirent :
Viens, prions aujourd'hui et jeûnons.
Jésus dit :*

*Quelle faute ai-je donc commise,
ou en quoi m'a-t-on soumis ?
Mais quand l'époux sort de la chambre nuptiale,
alors, qu'on jeûne et qu'on prie !*
(log. 104)

*Si vous jeûnez
vous causerez une faute à vous-mêmes,
et si vous priez
vous serez condamnés
et si vous donnez l'aumône
vous ferez du mal à vos esprits.*
(log. 14)

Les prières et les pénitences n'ont de sens que dans le monde de la division : « *Il ne faut pas jeûner, car le jeûne est l'œuvre de l'Archonte qui a créé l'Éon. Il faut, au contraire, se nourrir afin que les corps soient puissants et capables de porter du fruit en leur temps* » (Épiphane, *Panarion* XXVI, 4). Pas de mortifications pour le Vivant. Pas de jeûnes ou de prières pour celui qui est comblé. La jouissance amoureuse abolit toutes les barrières, à commencer par celle de l'ego. L'orgasme divin est la petite mort du moi. Qui monte au septième ciel se perd dans le Soi. Si ce langage est trop fort, c'est que nul n'est digne de l'entendre, c'est que la personne doit disparaître pour laisser place à l'Être. Le langage de l'Amour est étranger au langage du monde. L'amour se passe des mots. Seul le silence peut exprimer le silence et c'est pourquoi :

*« Je dis mes mystères
à ceux qui sont dignes de mes mystères »*
(log. 62)

*« ...le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas. »*
(log. 113)

Yves

*

EN QUÊTE DE LA SOURCE

ANNEXE

En annexe à « *La Vie inconnue de Jésus-Christ* », Nicolas Notovitch donne un résumé de la chronique en y incluant ses propres commentaires et interprétations.

Au sujet de Judas, il écrit notamment :

« Il y a une dizaine d'années, j'ai lu dans un journal allemand, le Fremdenblatt, un article sur Judas, où l'auteur s'efforçait de démontrer que le délateur avait été le meilleur ami de Jésus. C'est par amour pour son maître que Judas l'aurait trahi, dans sa croyance aveugle aux paroles du Sauveur, qui disait que son royaume arriverait après son supplice. Mais lorsqu'il l'aurait vu en croix, après avoir inutilement attendu sa résurrection momentanée qu'il croyait proche, Judas, ne pouvant surmonter la douleur qui l'accablait, se serait pendu.

Inutile d'insister sur cette élucubration assez originale d'ailleurs. »

Et pourtant !

Judas meilleur ami de Jésus. On croirait retrouver la trame de l'*Évangile selon Judas* dont le manuscrit sans doute retrouvé à la fin du XX^e siècle n'a été traduit et publié qu'en 2006.

Nous croyons donc utile de donner ici un résumé de nos propres recherches sur le personnage de Judas, qui font l'objet d'un autre ouvrage à paraître en février 2017 aux Deux Océans : *Judas Apôtre et Jumeau du Seigneur*.

Notre ouvrage « *En quête de la Source. Jésus et l'Inde* » est paru chez le même éditeur en Novembre 2016.

*

LE MYSTÈRE JUDAS

« Notre loi condamne-t-elle un homme avant
qu'on l'entende et qu'on sache ce qu'il a fait ? »
Jn VII, 51.

Émile Gillibert a défriché un terrain presque vierge en rouvrant, d'abord dans les premiers Cahiers Métanoïa puis dans son ouvrage fondamental : « *Judas, traître ou initié* », le dossier du douzième apôtre, chargé par l'Église de tous les péchés d'Israël. La découverte puis la publication de l'*Évangile de Judas*, si elle a contribué à réhabiliter l'apôtre maudit, n'a toutefois rien apporté de plus ni sur le plan historique, ni sur le plan métaphysique. Il est cependant désormais acquis que le christianisme n'est pas le fruit d'une pensée unique et que les premiers chrétiens ont eu une approche différente de Judas, voyant en lui non le traître décrit ultérieurement par les canoniques, mais le frère, l'initié de Jésus dont il livre le message. L'Église, bien évidemment, ne peut admettre que la thèse officielle soit battue en brèche, puisque c'est sur elle que repose toute sa légitimité, ou du moins ce qu'il en reste.

Le contexte est aujourd'hui apaisé. Après les polémiques et les controverses passionnées, le temps semble être venu du débat d'idées et de la recherche objective. Force est de constater que la thèse d'Émile Gillibert, bien qu'occultée par les médias, a fait son œuvre souterraine, lentement mais sûrement. Il n'est plus le chercheur isolé, voire farfelu, au rang duquel une certaine presse a voulu le ravalier. En témoigne la publication en 2010 de « *L'Affaire Judas* » par Régis Moreau, qui se place d'un strict point de vue scientifique et historique. Fidèle à la démarche scientifique, il n'accorde à la version officielle aucune valeur a priori. Fidèle à la démarche historique, il ne rejette sans les examiner aucun des textes dont nous disposons aujourd'hui, accordant ainsi la même autorité aux évangiles dits apocryphes qu'aux canoniques. Après une étude poussée de toutes les hypothèses, une seule se détache et paraît vraisemblable, celle d'Émile Gillibert précisément auquel Régis Moreau se réfère expressément. Une telle démarche témoigne de la rigueur de l'historien qui a l'honnêteté intellectuelle de citer ses sources.

La légende de la trahison de Judas naît en Occident avec l'*Évangile selon Marc*, probablement composé à Rome autour des années soixante-dix. Elle est reprise dans les années quatre-vingt avec l'*Évangile selon Luc*, composé en Macédoine ou en Turquie, et avec celui selon *Matthieu*, probablement composé en Syrie. Elle culmine enfin avec *Jean*, dans les années quatre-vingt-dix, à Éphèse.

Il n'existe curieusement pas d'autre foyer de propagation. Aucun écrit antérieur ou contemporain n'y fait la moindre allusion. Paul lui-même, dont les épîtres sont antérieures à la rédaction des canoniques, ignore tout de la trahison supposée de Judas et parle toujours des Douze apôtres témoins de la Résurrection (1). Aux débuts du christianisme, la figure du traître n'est pas connue. Ce n'est que plus tard qu'elle s'est diffusée et c'est avec la victoire de l'Église qu'elle s'est imposée.

La trahison de Judas est acceptée depuis des siècles, mais pour qui accepte de se livrer à une lecture minutieuse et objective des textes, il apparaît vite évident que la version officielle est sujette à caution, tant les passages relatant la prétendue trahison de Judas sont remplis d'incohérences, d'illogismes et de contradictions. La Cène n'est qu'une interprétation a posteriori d'un événement ayant réellement eu lieu entre Jésus et Judas, les deux personnages centraux de la Passion. Le compte-rendu écrit des Évangiles a été retravaillé afin de le rendre conforme à l'idéologie du moment quitte à prendre les plus grandes libertés avec la vérité. La meilleure preuve consiste dans l'altération même des mots clefs, le terme grec « *paradidômi* » étant compris dans le sens de « *trahir* » uniquement lorsqu'il est employé à propos de Judas alors que son sens premier est : « *faire connaître, accorder, transmettre* ».

Si Judas est désigné comme le gardien de la bourse du groupe (*Jn* 12,6), le terme employé est non pas « *kibotos* », mot le plus courant, mais « *glossokomon* », terme rare qui signifie littéralement une boîte contenant des languettes de flûte, c'est-à-dire une boîte à langue. Judas détient des paroles (*glosso-*) qu'il conserve avec soin (*-komon*, venant de *komeo* : prendre soin, choyer, soigner). Gardien fidèle, Judas veille sur la boîte des paroles secrètes. Il est le dépositaire de l'enseignement de Jésus (2).

Lorsque Judas interroge Jésus : “ *Rabbi, est-ce moi ?* ”, il utilise une expression très forte. La phrase grecque d'origine : “ *Mêti egô eimei, Rabbei ?* ” signifie littéralement : “ *Moi je suis* ”. Cette étrange formule possède dans la Bible une force divine considérable. Elle exprime l'intraduisible et imprononçable nom divin (3). C'est celle qu'emploie Jésus lorsqu'il proclame : “ *Je suis la résurrection et la vie* ” (*Jn* 11,25).

Dès lors que les mots reprennent leur véritable sens, il est possible de donner une tout autre tournure aux grands épisodes des Évangiles, à commencer par la Cène. En désignant celui qui doit livrer son message comme « *Celui qui plonge avec moi la main dans le plat. La main de celui qui me livre est avec moi* »

¹ I Co XV,5.

² cf R. Moreau, *L'Affaire Judas...* Les Mystères de l'histoire, Éditions Trajectoire, Paris, 2010, p. 141.

³ Ibid p. 94.

sur la table (4) », Jésus s'inspire du geste de bénédiction du Maître de Justice dans le rituel essénien. Il bénit le repas avec Judas. Et si Judas consacre le pain et le vin en même temps que Jésus, c'est qu'il ne fait plus qu'un avec lui. En offrant à Judas les prémices du repas, Jésus l'honore. Il fait comprendre à tous les convives que Judas est l'élu : « *C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper* (5) ». Le disciple qui reçoit les prémices du repas est tout près de Jésus, à portée de main : c'est donc bien « *le disciple que Jésus aimait* ». Donner la bouchée trempée à un convive, c'est lui faire honneur (6). En termes chrétiens on parle de communion, ce rite par lequel en mangeant la chair du Dieu vivant et buvant son sang je ne fais plus qu'un avec lui : « *Le pain que je donnerai, c'est ma chair* (7) ».

Judas a pleinement réalisé la parole de Jésus : « *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* ». Jésus communique avec celui qui a bu à la même source que lui, il donne la bouchée à celui qui a bu à sa bouche :

*« Celui qui boit à ma bouche
sera comme moi ;
moi aussi, je serai lui,
et ce qui est caché lui sera révélé. »*
(Th 108)

« *Quand il fut parti, Jésus dit : Maintenant le fils de l'homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en lui* (8) ». En quoi une trahison pourrait-elle servir à glorifier Dieu ? Tout s'éclaire si l'on admet que la gloire de Dieu se manifeste par la communion, la descente de l'Esprit effectuée par l'intermédiaire du Fils. Et qu'on le veuille ou non, c'est avec Judas que communique Jésus.

Aucune raison logique n'explique la trahison supposée de Judas, ni en quoi aurait consisté celle-ci. Jésus enseigne ouvertement sur la place publique. Il est connu de tous. Au moment de son arrestation, il ne se cache pas puisqu'il a l'habitude de se rendre au Mont des Oliviers. La scène du baiser est si célèbre qu'on en a occulté la portée symbolique : « *S'étant approché de Jésus, Judas dit : Je te salue, Rabbi ! et il lui donna un baiser. Jésus lui dit : Te voilà, ami... ; Judas, livres-tu le fils de l'homme par un baiser* (9) ? » Le baiser de Judas est celui du disciple au Maître, de l'ami à l'ami, terme d'ailleurs par lequel Jésus qualifie Judas. Le baiser est signe de fraternité, de communion, d'unité d'esprit à esprit. Si Judas est présent à cet instant crucial c'est en témoignage d'amitié. Jésus n'a

⁴ Mt XXVI, 23 ; Mc XIV, 20 ; Lc XXII, 21.

⁵ Jn XIII, 26.

⁶ La Bible, Nouveau testament, Évangile selon Jean, La Pléiade, p. 319, note 26.

⁷ Jn VI, 51.

⁸ Jn XIII, 31.

⁹ Mt XXVI, 49-50 ; Lc XXII, 48.

nullement besoin d'être désigné et certainement pas par un baiser : « *On a essayé d'expliquer ce baiser en disant que Judas c'était le diable en personne. D'accord. Conte cela aux bambins qui croient être nés dans les choux* (10) ».

De même que la Communion, le rituel du baiser de la paix, encore pratiqué de nos jours dans l'Église catholique remonte à... Judas ! Dans tous les évangiles canoniques, le seul disciple dont Jésus reçoit le baiser est en effet Judas, à une exception près, celle de Marie-Madeleine. Ce dernier épisode est l'occasion d'une nouvelle leçon de Jésus à Pierre : « *Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais, depuis que je suis entré, elle n'a pas cessé de me baiser les pieds* (11) ».

Toutes les pièces du puzzle s'ajustent à la perfection. La légende de la trahison de Judas est une invention tardive. Une étude serrée de l'*Évangile de Jean* permet de découvrir l'identité du disciple que Jésus aimait en la personne de Thomas Didyme. Les textes parallèles nous apprennent que Thomas Didyme est le surnom - signifiant le Jumeau - d'un apôtre dont le véritable nom est Judas : Judas le Jumeau du Seigneur.

Nous pouvons conclure avec Émile Gillibert, de l'œuvre duquel nous sommes tributaire : « *L'attitude de Simon Pierre révèle la conscience qui refuse de mourir à ses limitations ; elle s'empare de la parole et l'interprète pour en faire un objet de croyance. C'est à ce disciple que Jésus dit : «Arrière de moi, Satan ! tu es scandale pour moi, car tu penses non les choses de Dieu mais celles des hommes* (12)». *L'attitude de Judas est totalement ouverte à l'irruption de la lumière que Jésus lui demande de transmettre aux ténèbres* (13)... »

Judas Thomas a-t-il disparu ? Est-il réapparu en Inde ? Ce n'est pas un hasard si Thomas est selon les martyrologes l'Apôtre des Indes. Les clefs de la Gnose ayant été confisquées par les scribes et les pharisiens, il est logique qu'il se rende là où, malgré tout, elles sont encore disponibles. Judas en Inde ? Pourquoi pas ? Judas Thomas a toutes les raisons de se rendre en Inde. Pays de la lumière et haut lieu du culte de la Déesse-Mère, l'Inde est la Mère de toute spiritualité :

*« Car ma mère m'a enfanté,
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie »
(Th 101)*

*

¹⁰ P. Reboux, *Vie secrète et publique de Jésus-Christ. Son voyage au Thibet*, Ed. Niclaus, 1955, p. 200.

¹¹ *Lc VII*, 45.

¹² *Mt XVI*, 23 ; *Mc VIII*, 33.

¹³ *Judas, traître ou initié*, Dervy, p. 138.

BIBLIOGRAPHIE

Jésus

- Borg, Marcus J. & Crossman, John Dominic, *The Last Week*, HarperSanFrancisco, 2006.
- Carmichael, Joel, *La mort de Jésus*, Les Essais, Gallimard, 1964.
- Crossan, John Dominic, *The historical Jesus*, Harper Collins, HarperSanFrancisco, 1992.
- Crossan, John Dominic, *Who killed Jesus ?* HarperSanFrancisco, 1996.
- Dunkerley, Roderic, *Le Christ*, Robert Laffont, 1981.
- Duquesne, Jacques, *Jésus*, Desclée de Brouwer & Flammarion, J'ai Lu, 1996.
- Edelmann, Éric, *Jésus parlait araméen*, Les Éditions du Relié, 2000.
- Freke, Timothy & Gandy, Peter, *The Jesus Mysteries*, Thorsons, London, 1999.
- Guignebert, Charles, *Jésus*, Albin Michel, 1969.
- Guignebert, Charles, *Le Christ*, Albin Michel, 1969.
- Mordillat, Gérard & Prieur Jérôme, *Jésus contre Jésus*, Seuil, 1999.
- Prieur, Jérôme & Mordillat, Gérard, *Jésus, illustre et inconnu*, Albin Michel, 2004.
- Renan, Ernest, *Vie de Jésus*, Arléa, 1992.
- Walker, Ethan, *The Mystic Christ*, Devi Press, U.S.A., 2003.

Judas

- L'Évangile de Judas*, traduction et commentaires de Rodolphe Kasser, Marvin Meyer et Gregor Wurst, Flammarion, Paris, 2006.
- Gillibert, Émile, *Judas, traître ou initié*, Mystiques et religions, Dervy-livres, Paris, 1989.
- Krosney, Herbert, *L'Évangile perdu, La véritable histoire de l'Évangile de Judas*, Flammarion, 2006.
- Moreau Régis, *L'Affaire Judas, Contre-enquête sur le disciple de Jésus*, Les Mystères de l'histoire, Éditions Trajectoire, Paris, 2010.
- Pagels, Elaine and L. King, Karen, *Reading Judas, the Gospel of Judas et the Shaping of Christianity*, Viking, Penguin, New York, 2007.
- M. Robinson, James, *Les secrets de Judas, Histoire de l'apôtre incompris et de son évangile*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2006.
- Moatty, Yves, *Judas Apôtre et Jumeau du Seigneur*, à paraître aux Deux Océans
- Standford, Peter, *Judas*, Fayard, 2016.

*

HISTOIRE DE CÔTE

Yahvé Élohim dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul : je veux lui faire une aide qui soit semblable à lui. »... Alors Yahvé Élohim fit tomber un sommeil surnaturel sur l'homme et celui-ci s'endormit. Il prit une de ses côtes et enferma de la chair à sa place. Yahvé Élohim façonna en forme de femme la côte qu'il avait prise à l'homme. Il l'amena vers l'homme et l'homme dit : « Cette fois, celle-ci est l'os de mes os et la chair de ma chair. Celle-ci, on l'appellera Femme parce que d'un homme celle-ci a été prise. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, s'attachera à sa femme et ils deviendront une seule chair. » Or tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, et ils n'en avaient point honte.

(Genèse II, 18-25)

Nous connaissons tous ce passage célèbre de la Bible hébraïque tant de fois répété dans les sermons, tant de fois illustré dans l'art. Juifs et chrétiens ont cru y voir une histoire authentique à prendre au pied de la lettre, voire même localisable dans le temps et l'espace. Les commentateurs les plus avisés se sont pourtant aperçus depuis longtemps qu'il ne s'agissait là que d'un mythe, sujet comme tous les mythes à diverses interprétations mais dont celle dogmatique donnée par les églises est de loin la moins crédible. Voici ce qu'écrit à ce sujet l'empereur Julien dit l'Apostat : « *Examinons à présent l'opinion des juifs sur ce qui arriva à Adam et Ève dans ce jardin, fait pour leur demeure, et qui avait été planté par Dieu même : 'Il n'est pas bon, dit Dieu, que l'homme soit seul. Faisons-lui une compagne qui puisse l'aider et qui lui ressemble'. Cependant cette compagne non seulement ne lui est d'aucun secours, mais elle ne sert qu'à le tromper, à l'induire dans le piège qu'elle lui tend, et à le faire chasser du paradis. Qui peut, dans cette narration, ne pas voir clairement les fables les plus incroyables ? Dieu devait sans doute connaître que ce qu'il regardait comme un secours pour Adam serait sa perte, et que la compagne qu'il lui donnait était un mal plutôt qu'un bien pour lui* » (Défense du paganisme, Berg International, 2014, p. 46).

Les mythes sont des fables humaines, transmises de génération en génération et de peuples à peuples, dont la constitution est bien souvent le fruit d'une longue et complexe évolution : « Rien de plus puéril que leur cosmogonie, leur récit de la création de l'homme à l'image de Dieu ; rien ne tombe moins sous le sens que le changement de la condition du premier homme par suite du péché originel, et son expulsion du Jardin des Délices. Ce ne sont là que des divagations, ou, si l'on préfère, de divertissantes petites histoires » (Celse, *Discours vrai* III, 78). Ainsi la prétendue création d'Ève à partir d'une côte d'Adam, qui servira à justifier le statut d'infériorité de la femme, n'est sans doute que la grossière déformation d'une légende sumérienne.

« Mon frère, où as-tu mal ?
-Ma côte me fait mal.
-A la déesse Ninti j'ai donné naissance pour toi. »
(Enki et Ninhursag)

En effet dans le poème sumérien de la Création, la Déesse-Mère, Ninhursag, crée la déesse Ninti (dont le nom signifie à la fois « la Dame de la côte » et « la Dame qui fait vivre ») pour guérir la côte du dieu Enki, tombé malade en huit parties de son corps après avoir mangé l'une après l'autre les huit plantes défendues du paradis : « Les écrivains sumériens, en jouant sur les mots, en vinrent à identifier « la Dame de la côte » à « la Dame qui fait vivre ». Et ce calembour littéraire, l'un des premiers en date passa dans la Bible, où il perdit naturellement sa valeur, puisqu'en Hébreu les mots qui signifient «côte» et «vie» n'ont rien de commun» (Samuel Noah Kramer : « L'histoire commence à Sumer », Arthaud, Paris, 1975, 22, p. 173).

Façonné à l'image de Dieu, Adam est dans un premier temps ni mâle, ni femelle : « Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa. Il les créa mâle et femelle (Gn I, 27). Le modelage d'Ève à partir d'une côte d'Adam implique l'androgynie de l'homme primordial, à l'image de l'Androgyne divin. Aristophane rapporte un autre mythe dans *Le Banquet* de Platon. À l'origine les premiers êtres humains sont androgynes. Zeus les divise en deux parts pour les punir de s'être révoltés. Selon les Purânas, les premiers hommes sont proches des dieux. Shiva est masculin du côté droit et féminin du côté gauche : « Rudra apparut d'abord lumineux comme le soleil levant. Il était androgyne... L'immensité, voyant cet hermaphrodite divin, lui dit : 'Divise-toi'. C'est ainsi qu'avec le côté gauche du dieu fut créé une déesse qui devint sa compagne » (*Linga Purâna*, 41-42).

C'est bien le mythe universel de l'Androgyne que nous retrouvons là, dont la Bible hébraïque ne nous offre qu'un pâle reflet. L'interprétation gnostique est à l'opposé du dogme officiel. D'un point de vue métaphysique, s'il n'y a qu'Un

dans le Principe, il faut que l'Un se divise pour qu'apparaisse la multiplicité :

*« Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ? »*

(log. 11)

*« Le Tao engendre Un.
Un engendre Deux.
Deux engendre Trois.
Trois engendre tous les êtres du monde. »*

(Tao Tö King 42)

La naissance d'Ève consomme la dualité des sexes, sans laquelle le monde ne pourrait venir à l'existence. Selon une source hébraïque : *« Adam et Ève étaient faits dos à dos, attachés par les épaules. Alors Dieu les sépara d'un coup de hache en les coupant en deux. D'autres sont d'un autre avis : le premier homme était homme du côté droit et femme du côté gauche, mais Dieu l'a fendu en deux moitiés »* (Bereshit Rabba). Comme Shiva, Adam est homme du côté droit et femme du côté gauche. Aussi plutôt que de parler de côte, mieux vaut dire qu'Ève est le côté d'Adam, donc sa moitié. Adam et Ève sont Un dans l'Éden. De leur séparation naît le deux. C'est bien en ce sens que le comprennent les gnostiques : *« Ils séparèrent son côté semblable à une femme vivante et construisirent son côté en chair pour le remplacer »* (Hypostase des Archontes NH II, 4, 89) ; *« L'Archonte voulut amener la puissance hors d'Adam en faisant un nouveau modelage, en forme de femme, et mit celle-ci debout devant Adam. Cela ne se passa donc pas comme l'a dit Moïse : 'il prit une côte', mais il créa une femme et la plaça auprès de lui »* (Livre des secrets de Jean, BG 2, 59).

Ève est la forme spirituelle de la Vierge en Adam. Incarnation de la Sagesse, de la Sophia éternelle, elle est la *« femme de lumière »* qui selon l'Écrit sans titre éveille Adam à la connaissance :

« Et la femme spirituelle vint vers lui, elle parla avec lui, elle dit : 'Lève-toi, Adam !' Lorsqu'il la vit, il dit : 'Tu es celle qui m'a donné la vie ; on t'appellera la Mère des vivants – car elle est ma mère, elle est la sage-femme, et la femme, et celle qui a enfanté. »

(Hypostase des Archontes, NH II, 4, 89)

« Après le jour du repos, Sophia envoya la Vie, sa fille appelée Ève, en vue d'instruire et de faire Adam se lever... quand Ève vit sa cor-ressemblance gisant sur le sol, elle eut pitié de lui et elle dit : « Adam, sois vivant ! Mets-toi debout sur la terre !... Aussitôt sa parole s'accomplit. Car quand Adam se mit

debout, aussitôt il ouvrit les yeux. En la voyant il dit : « Tu seras appelée la mère des vivants, car tu es celle qui m'a donné la vie. »

(Écrit sans titre, 115-116)

L'Esprit est ce qui engendre et ce qui donne la Vie. Pour les gnostiques, l'Esprit est Mère, l'Esprit est féminin :

« Et le Premier Archonte souffla dans cette œuvre l'Esprit qui n'est autre que la Puissance de la Mère. »

(Livre des secrets de Jean, BG 2, 51)

*« C'est d'un souffle qu'est issue l'âme d'Adam.
L'Esprit est son conjoint. Ce qui lui fut donné c'est sa mère...
Adam a été fait de deux vierges : l'esprit et la terre vierge.
C'est pourquoi le Christ est né d'une Vierge
afin de réparer la chute qui est arrivée au début. »*

(Ev. Philippe 80-83)

Ève est la Vie : *« ...sa mère, les Hébreux l'appellent 'Ève-Vie', c'est-à-dire l'instructrice de la vie... Ève est donc la première vierge, elle qui, sans mâle, a engendré pour la première fois » (Écrit sans titre 113-114).* Ève est véritablement la moitié d'Adam car elle est en lui la Sagesse cachée, le souffle de l'Esprit donc de la Connaissance : *« Sa compagne est la Sagesse, la grande, destinée par le Père auto-généré, depuis le commencement en lui, à former une union » (Sagesse de Jésus Christ BG 3, 95).* Elle est l'image de l'Éden incarné sur terre : *« Or Ève n'était rien d'autre en l'Homme premier que la forme spirituelle de la Vierge. Car de même que l'Homme premier était soutenu par l'Éden, de même par le fait de sa communion intégrale avec le divin, il contenait en lui l'Éden. Et donc, lors de la fracture, cet Éden qui était en lui l'accompagna dans sa chute... » (Sept Instructions aux Frères de saint Jean).*

Contrairement à l'interprétation officielle, le serpent n'est nullement l'instrument du Mal, voire le diable lui-même. Tout au contraire : *« Que dirons-nous du serpent qui parlait à Ève ? De quel langage se servit-il ?... Le serpent n'était donc point ennemi du genre humain, en lui apprenant à connaître ce qui pouvait le rendre sage... Quant à moi, je ne trouve dans tout ce discours que beaucoup de blasphèmes contre la vraie essence et la vraie nature de Dieu, qui ignore que la femme qu'il donne pour compagne et pour secours à Adam sera la cause de son crime ; qui interdit à l'homme la connaissance du bien et du mal... ; et qui craint que ce même homme, après avoir pris de l'arbre de vie, ne devienne immortel. Une pareille crainte, et une envie semblable conviennent-elles à la nature de Dieu ? » (Julien l'Apostat, pp. 47-48)*

Du point de vue gnostique, le serpent enroulé autour de l'Arbre est l'incarnation de la Sagesse. Le serpent est l'instructeur, l'initiateur : « *Ce serpent qui embrasse l'univers est le Logos sage d'Ève. C'est le mystère d'Éden... C'est par lui qu'Ève a été faite, Ève est la vie. Cette Ève est la mère de tous les vivants, la nature commune à tous, c'est-à-dire la mère des dieux et des anges, des immortels et des mortels, des êtres sans raison et des êtres doués de raison* » (Hippolyte, *Elenchos*, V, 16, 6 sq).

Dans la “ *Pistis Sophia* ”, la sève de l'Arbre du monde est la pure essence lumineuse du Trésor de lumière qui se répand à travers le monde issu de Sophia. Image de l'Éternel Féminin, Sophia évoque la Grande Déesse Serpent, la Déesse des origines. La descente de Sophia produit le monde, son retour permet le rayonnement du Soi : « *Ève était la sensibilité de l'Homme Premier et elle était la forme spirituelle de la Vierge en Adam. Par là il faut entendre qu'Adam et Ève ne formaient qu'un seul dans l'Éden. Et donc Ève était Sagesse, pareille en cela à la Vierge mais incarnée spirituellement en l'Adam spirituel. C'est donc par elle que le tentateur atteignit l'homme en lui montrant un reflet comme s'il se fut agi d'un autre, non du Même... Ainsi Ève chutée demeure indispensable à l'homme chuté, mais non point selon les lois de la chute, bien plutôt par la Sagesse dont elle fut garante et qui demeure en elle, cachée mais intacte, qu'il lui faut recouvrer par l'intercession de la Vierge et, naturellement, par la Grâce du Christ* » (Sept Instructions aux Frères de saint Jean).

Bien plus que simple moitié de l'homme, Ève est l'Initiatrice. Elle le guide sur le chemin de la vérité et le conduit de l'Un au multiple et du multiple à l'Un. Parce qu'il n'a pas su saisir l'Arbre de Vie, Adam n'a pas connu l'Un. Parce qu'il a goûté le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, il a sombré dans la dualité. Divisé en lui-même, il a perdu, avec son innocence, le sens de l'unité : « *L'Ève première qui était la Sagesse de l'Homme Premier... en devenant son imagination devint son instigatrice et ce fut donc par elle que l'Homme Premier détourna son seul sens du Principe et, par le fait du binaire, se détacha de l'axe primordial imagé par l'Arbre de Vie...* » (Sept Instructions aux Frères de saint Jean).

Chassé du paradis, Adam en conserve le souvenir. Malgré sa chute dans la matière, l'homme a la nostalgie de l'Origine. Pour réintégrer l'Un, le gnostique doit surmonter nombre d'épreuves sur la Voie. Il doit assumer sa descente aux enfers et affronter la mort initiatique : « *Qui cherche sa vie la perdra. Qui la perd la trouvera pour la Vie éternelle* » (Jn XII, 25). Alors s'ouvrent les portes de la chambre nuptiale qui scelle à la fois notre mort et notre renaissance. Fuyant les ténèbres de la dualité, l'âme renaît à la lumière dans l'Éden de l'unité retrouvée : « *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie* » (log. 58). Sophia guide le pèlerin jusqu'au paradis intérieur. Tout chercheur de vérité

vit l'expérience des noces avec Sophia, l'Ève mystique qui trône invisible dans le cœur humain. Comme Jésus il peut s'écrier : « *C'est moi le conjoint de la Sagesse elle-même...* » (*Deuxième traité du Grand Seth*, 70).

Le gnostique n'est plus ni mâle ni femelle puisqu'il transcende le mâle et la femelle en un seul. Il réunit en lui-même ses deux moitiés, l'anima et l'animus. Il est l'Homme et la Femme, le Ciel et la Terre, le Père et la Mère. Il réintègre l'Androgynie primordiale. Il assume le macrocosme au sein de son propre microcosme. L'Un se connaît en chaque créature et chaque créature se connaît en l'Un tout comme elle reconnaît l'Un en l'autre :

« *Est-ce en tant qu'issu de l'Un
que tu es monté sur mon lit...* »
(log. 61)

Ève est pour l'homme l'occasion de cette révélation du divin, car elle est une théophanie par excellence, l'incarnation de l'Éternel féminin :

« *Quand Ève était en Adam, il n'y avait pas de mort.
Après qu'elle se fût séparée de lui, la mort survint.
Si à nouveau elle entre en lui, et s'il la prend en lui-même,
il n'y aura plus de mort...* »
« *Si la femme ne s'était pas séparée de l'homme,
elle ne serait pas morte avec l'homme.
Sa séparation a été à l'origine de la mort...
Or la femme s'unit à son mari dans la chambre nuptiale
et ceux qui sont unis dans la chambre nuptiale
ne se sépareront plus.* »
(*Ev. Philippe*, 71 ; 78-79)

« *La femme est un rayon de Dieu,
elle n'est pas cette bien-aimée terrestre :
elle est créature, et pourtant il semble
qu'elle ne soit pas créée* »
(*Rûmî, Mathnawî*, I, 2437)

Yves

PAUL DE TARSE

LE GÉNIAL USURPATEUR

III - Une identité volontairement camouflée

Voilà que Gérard Messadié, avec de réelles preuves historiques à l'appui et sans tomber dans le romanesque, **présente à son tour un Paul abandonné dès sa plus tendre enfance, sans l'affection maternelle et une présence paternelle**, et prétend expliquer à partir de là tous les faits et gestes du personnage.

Il est d'avis également que l'homme mérite autant d'attention que l'œuvre car le personnage présenté par les Actes et les Épîtres lui paraît malaisément correspondre au portrait traditionnel de l'apôtre. Il se dit juif du nom de Saül : "*Circoncis dès le huitième jour, israélite de race, de la tribu de Benjamin, un hébreu de naissance et d'éducation ; dans mon attitude à l'égard de la loi, un pharisien*" (3 Ph. 3/5-6), mais l'auteur juge ses revendications douteuses. Quand il proclame : "*Je suis devenu pour les Juifs comme un juif... je suis devenu pour les sans Torah, sans Torah*" (I Co.9/19-21), il y voit la confirmation des soupçons qu'on peut avoir sur sa judaïté car ce sont là des aveux impensables dans la bouche d'un juif. Et encore cette déclaration : "*Je suis un homme, un juif né à Tarse en Cilicie, élevé dans cette ville, instruit aux pieds de Gamaliel*" (A. A. 23/3), que penser ? Qu'il soit originaire de Tarse, Jérôme le contredit formellement dans son "*De viris illustribus*" lorsqu'il dit que l'apôtre y aurait émigré. Quoi qu'il en soit, il n'en demeure pas moins que Saül aurait eu un lien avec Tarse, ville fameuse, la plus grande de Cilicie et des plus prestigieuses de l'Orient à l'époque sous influence hellénisante. Comme les lettres de Paul et ses prédications sont en grec, on en conclut à sa formation essentiellement hellénisante. D'ailleurs, c'est à Tarse que Barnabé est allé chercher Saül (AA. II/25). Qu'il ait été élevé aux pieds de Gamaliel c'est impossible si l'on se réfère, comme le fait l'auteur, à l'opinion de H. Maccoby pour qui c'est une supercherie qui traduit l'ignorance des choses juives. Mais là ne s'arrêtent pas **les singularités de l'énigmatique Saül**. Il se dit citoyen romain et avec le surnom de Paul (Paulus) qu'il doit sans doute à un notable de l'administration romaine par qui il l'a obtenue, il revendique haut et fort cette citoyenneté qu'il dit avoir de naissance (A. A. 22/28-29). **Personne, nous dit Gérard Messadié n'a résolu jusqu'ici l'énigme du double et contradictoire statut de Paul : citoyenneté tarsiate d'une part, et judéité de l'autre.**

C'est difficilement compatible historiquement, la citoyenneté romaine impliquant l'hommage obligatoire aux dieux. Comment pouvait-il défier les dieux de l'Empire comme il l'a fait, car c'était là encourir la peine capitale pour délit d'impiété ?

Est-ce en raison de sa seule citoyenneté romaine que les plus hauts fonctionnaires romains font grand cas de lui ?

A Corinthe, le proconsul de province, Gallion, le relâche lors de son arrestation alors qu'il assomme le malheureux Sosthène, un converti de Paul. A Jérusalem, Claudius Lysias, tribun des cohortes et gouverneur de la citadelle Antonía, accourt avec plusieurs centuries de légionnaires à son secours alors qu'on s'apprête à le lyncher. Prisonnier, il peut recevoir des visites. Encore plus extraordinaire, le tribun Lysias, pour assurer le transfert de Paul en lieu sûr, à Césarée, met à la disposition de Paul 470 hommes, honneur qui n'est réservé qu'à des personnages de marque. Félix, le procurateur de Judée, ordonne -incroyable mansuétude- qu'on le traite avec indulgence, en espérant recevoir en retour de l'argent de sa part. Pour pouvoir corrompre jusqu'à un procurateur de Judée, le plus puissant représentant de l'Empire romain en Palestine, Paul devait effectivement être riche. Et dire que cet état de fait s'est maintenu pendant deux ans selon les Actes ! On ne peut s'empêcher de penser à Jésus qui n'eût jamais droit à tant d'honneur.

Paul ne peut être qu'un personnage hors du commun pour que deux monarques influents demandent à le voir lors de leur passage à Césarée. Il s'agit d'Hérode Agrippa II, roi de Chalcis (Liban), puis d'Iturée, et de sa sœur Bérénice (1). Citoyen romain de haut rang, il l'est à coup sûr pour pouvoir faire appel à l'empereur même afin de juger de son cas.

.....
(1) « *Agrippa et Bérénice, venus avec beaucoup d'apparat, entrèrent dans la salle d'audience avec les tribuns et les notables de la ville et, sur l'ordre de Festus, Paul fut amené* » (A. A. 25/23). Si l'on suit les Actes des Apôtres, Felix avait déjà été remplacé par Festus lors de la visite des deux monarques. Hérode Agrippa II, roi sans grand pouvoir, est l'allié et l'ami des empereurs romains. Bérénice, qui règne avec son frère, est la célèbre amante de Titus qui -pour monter sur le trône impérial- devait la répudier « malgré lui et malgré elle ».

.....

Ces préséances, dont Paul est l'objet, cachent une inconnue qu'il nous faut découvrir. **Deux passages des Actes ont intrigué Gérard Messadié.**

Le premier se rapporte à la scène de l'envoi en mission (A.A. 13/I) : *"Il y avait dans l'Église établie à Antioche des prophètes et des docteurs Barnabé, Simon qu'on appelait le Noir, Lucius de Cyrène, Menahem qui avait été élevé avec Hérode le Tétrarque et Saül"*. Il est tentant, comme le fait l'auteur, de joindre à l'incise *"avait été élevé avec"* les deux noms d'Hérode le Tétrarque et Saül, ce à quoi s'opposent la plupart des auteurs, le nom de Saül, venant en dernier, se rattachant de toute évidence à la proposition principale avec tous les noms cités : *"Il y avait des prophètes et des docteurs"* et leur énoncé. Toutefois, il est intéressant de noter la présence dans cette assemblée d'un Menahem qui a des liens avec un représentant de la dynastie Hérodiennne. Ce tétrarque Hérode n'est autre que Hérode Agrippa Ier, qui aurait fait exécuter Jacques. Hérode Agrippa Ier avait trois enfants : Hérode Agrippa II, Bérénice et Drusille. Coïncidence qui ne manque pas de frapper : c'est ce même Hérode Agrippa II qui avait demandé à voir Saül lors de sa captivité à Césarée et que l'on retrouve avec sa sœur Bérénice chez Félix, procurateur de Judée et époux de Drusille, la troisième enfant du tétrarque. Autant de noms apparentés qui figurent dans les Actes et qui posent question. Avec cette visite d'Hérode Agrippa II chez le procurateur Félix, qui est celle de tous les membres d'une même famille, on est en droit de se demander si finalement Paul n'en ferait pas lui-même partie en raison de toutes les attentions dont il est l'objet et d'une certaine familiarité entre eux.

On est d'autant plus enclin à le penser qu'on apprend que Paul a un neveu - on précise que c'est le fils de sa sœur - qui a ses entrées à la tour Antonia et qui peut demander directement à voir le prisonnier, preuve supplémentaire, s'il en était besoin, du rang social élevé de la famille de Saül (A.A. 23/16).

Le deuxième texte est encore plus explicite et va nous dévoiler la véritable identité de Paul. Il concerne l'adresse de l'Épître aux Romains (Rm. 16/11-13) : *"Saluez les gens de la maison d'Aristobule. Saluez Hérodion, mon parent... Saluez Rufus, élu dans le Seigneur et sa mère qui est aussi la mienne..."*

Les noms d'Aristobule et Hérodion sont typiques de la dynastie hérodiennne dont l'auteur a établi l'arbre généalogique en s'appuyant sur l'œuvre de Flavius Josèphe. Cité avant un certain Hérodion, Aristobule est identifié comme cet Aristobule, prince de la dynastie iduméenne, descendant d'Hérode le Grand, qui séjourne à la cour impériale jusqu'au début du règne de Néron, à l'automne 54 quand il devint roi de la petite Arménie. Mais cet Aristobule III n'est-il qu'une simple connaissance de Saül ? Ce n'est certes pas le cas si Saül se déclare parent d'Hérodion, diminutif de "petit Hérode" en hommage de l'ancien fondateur de la dynastie et qui suggère qu'il fut élevé auprès d'un prince de cette dynastie dans

une position subalterne. Mais qui est cet Hérodition, parent de Saül ? Il ne peut s'agir d'Aristobule III dont la maison vient d'être citée. Suivant l'auteur, Hérodition serait le fils d'Aristobule III. Quoi qu'il en soit, **la mention dans la même liste d'Aristobule et d'Hérodition** - coïncidence extraordinaire - réduit le doute considérablement et **vient confirmer sans conteste possible l'appartenance de Saül à la dynastie hérodiennne.**

Reste à savoir qui est exactement le prince Saül ?

IV- A l'origine d'une subversion religieuse

Comme porte-parole du monde juif dans sa confrontation avec Paul – ce dernier ne fut-il pas à l'origine de l'anti-judaïsme? - **Hyam MACCOBY** sera un accusateur sans concession de Paul pour avoir forgé une nouvelle doctrine, sans rapport avec le Judaïsme dont il se réclame, comme tirant son origine des mythes païens avec un dieu rédempteur descendu du ciel.

L'auteur nous livre d'abord ses impressions à la seule lecture de l'Écriture. Le Nouveau Testament dans l'état qui nous est connu, dit-il, est bien plus marqué par l'empreinte de Paul qu'on ne pourrait l'imaginer à première vue. Nous y trouvons d'abord les Quatre Évangiles, centrés sur Jésus et ne rencontrons le personnage de Paul qu'en abordant le récit des événements postérieurs à la vie de Jésus dans le livre des Actes. Et enfin, nous entrons en contact avec Paul lui-même dans ses Épîtres. En fait, cette impression est trompeuse car ces Épîtres, écrites dans les années 50 à 60 constituent les premiers textes du Nouveau Testament alors que les Évangiles n'ont pas été rédigés avant 70-110. Leurs auteurs connaissaient donc la pensée de Paul et leur interprétation des actes de Jésus s'en ressent.

D'une certaine manière, **Paul est présent dans le Nouveau Testament dès le premier mot** bien que les Évangiles s'inspirent de traditions et de sources antérieures à l'influence de Paul, qui n'ont pas totalement disparu dans la version définitive et donnent de précieuses informations sur les faits tels qu'ils étaient avant que les rédacteurs pauliniens ne les frappent de leur sceau.

Il est à noter que l'Évangile de Jean ne trouve guère grâce à ses yeux comme distillant un mysticisme de facture hellénistique où Jésus se proclame lui-même d'essence divine et où l'auteur ne retrouve plus ce "véritable Jésus" enraciné dans la religion juive de son temps.

Il consacre ainsi une grande partie de son ouvrage **sur ses convictions personnelles d'exégète juif, d'abord au sujet de Jésus** dont le dessein ne se différenciait pas, à son avis, des espérances juives de son temps. Il ne se considérait pas comme un rédempteur descendu du ciel pour subir le supplice de la croix mais comme le messie qui accomplirait toutes les prophéties figurant dans la Torah.

Jésus était l'ami des Pharisiens, dit-il, ces experts dans l'interprétation de la Loi, véritables sages au milieu de peuple à l'exemple de Joseph d'Arimatee et de Nicodème qui veillèrent à l'ensevelissement de Jésus ou de Gamaliel qui vivait à l'époque de Paul et qui se prononça en faveur de Pierre lorsque celui-ci comparut devant l'instance religieuse du Sanhédrin.

Ils s'opposent aux Sadducéens, formés de familles extrêmement riches, collaborateurs du pouvoir en place qui les nommait et de ce fait, méprisés par la majorité des Juifs.

Dans les jours qui suivirent la mort de Jésus, ceux que l'auteur nomme les "**Nazaréens**" pour "**l'Église de Jérusalem**" étaient des Juifs pratiquants pour lesquels la Torah restait en vigueur. Aucune de leur croyance ne se distinguait de celle des Pharisiens, si ce n'est qu'ils croyaient à la Résurrection de Jésus et continuaient à penser qu'il était le messie annoncé, sans croire pour autant qu'il était un être divin : "*Cet homme que Dieu avait accrédité*" disait Pierre dans son discours lors de la Pentecôte (A. A. 2/22). Ils exprimèrent leur méfiance à l'égard de Paul lorsqu'ils apprirent qu'il prêchait que Jésus avait fondé une nouvelle religion et qu'il avait abrogé la Torah. Après avoir tenté de composer avec lui, ils rompirent définitivement avec lui et le renièrent.

Par rapport à Paul, Hyam MACCOBY rejoint tous les critiques dont nous avons déjà fait état. Il accueille avec la plus grande réserve les traits qu'il offre de sa personne, d'autant que les renseignements que nous avons sur le rôle qu'il a joué proviennent des Actes, œuvre d'un rédacteur, Luc, gagné à sa cause.

Si Paul tenait à ce qu'on le prit pour un pharisien d'origine, c'était pour revendiquer un honneur qui ne pouvait que flatter son image auprès des destinataires de ses Épîtres. Saül n'était pas un pharisien, ni même un juif de naissance mais un grec, un gentil helléniste, qui avait partie liée avec le grand prêtre et dont l'ambition déçue l'avait amené à désertier le camp. **L'auteur voit dans le grand prêtre le personnage clé dans la vie de Paul.** Désigné par les Romains, le grand prêtre n'était pas seulement un officiant cérémoniel avec juridiction sur le Temple, mais il assumait de fait un rôle de police avec sa propre armée, avec son propre tribunal de police traitant des délits politiques, avec son

propre système pénal d'incarcération et de flagellation des contrevenants. Il avait été investi par les Romains afin de veiller aux intérêts propres de ces derniers et son souci principal était d'être efficace de la manière dont les Romains le souhaitent. Si Saül était employé par le grand prêtre pour arrêter des gens et les jeter en prison, ce ne pouvait être que pour une seule raison : qu'il était un membre de la police du grand prêtre et que son travail consistait à arrêter toute personne qui représentait une menace pour l'occupant. **Saül était tout sauf un pharisien.** Il persécutait les chrétiens exactement pour les mêmes raisons que le grand prêtre parce qu'ils étaient opposés à la domination romaine.

L'auteur donne un certain relief à **l'épisode de la mort d'Étienne**, car il n'a pas d'autre but à ses yeux que d'établir un lien entre Paul et Jésus. Il juge impossible de prendre ce récit très confus pour un témoignage historique digne de foi car c'est une fabrication de toute pièce.

L'expérience de Paul sur le chemin de Damas, aussi bouleversante et douloureuse qu'elle eût été, n'est pas à proprement parler pour l'auteur une "*conversion*" mais une "*révélation*". "*Dieu a jugé bon de révéler en moi son Fils*" écrit-il dans Ga. I/15-I6. C'est à croire qu'il se proclame être lui-même l'Incarnation du Fils de Dieu !... On peut juger par là de ses prétentions énormes lorsqu'il s'attribue un statut plus élevé que celui de Moïse dans le Judaïsme.

Pour jeter les bases de sa doctrine, Paul fut en butte d'abord à l'hostilité des dirigeants de l'Église de Jérusalem, Jacques et Pierre. Le récit des Actes s'évertue à minimiser le conflit qui éclate entre eux. En réalité, ils étaient des adversaires acharnés, soutenant des points de vue inconciliables. Paul eut besoin de toute sa souplesse de caractère et de ses facultés d'adaptation, sinon de sa ruse pour se tirer d'affaire dans bien des cas. A la différence d'Étienne, mort pour sa foi, Paul n'avait pas la vocation du martyr, étant avant tout un opportuniste pour sauver sa peau. En dépit de sa foi inébranlable en la vérité de sa vision de Damas et en celles qui suivirent, il apparaît comme peu scrupuleux dès lors que la cause du Seigneur nécessitait quelque supercherie pour triompher. Hyam MACCOBY ne croit pas qu'il ait subi le martyre à Rome et pense qu'il vécut encore jusqu'à un âge respectable.

Comme Paul ne fut pas en premier lieu un théologien mais un être doué d'un imaginaire religieux assez fabuleux, Hyam MACCOBY pense qu'il est plus fructueux de le considérer sous l'angle du mythe, celui d'un "*forger de mythe*" - terme qui figure comme titre original du livre en anglais : "*The Mythmaker Paul*" - que sous celui de la théologie qui viendra plus tard avec la légion de commentateurs.

En créant une nouvelle histoire assez puissante et assez prenante, Paul a ainsi édifié un Christianisme qui s'est mué avec le temps en religion universelle. **Le mythe paulinien peut se définir en quelques mots : le salut vient d'En-haut. Avec la venue d'un divin rédempteur,** aucune efficence n'est plus reconnue à l'action ou à l'initiative de l'homme. Que faire dès lors pour être sauvé ? Rien, sinon d'avoir la foi. Même si cette dernière requiert quelque effort, la récompense est l'indispensable substitut à la lutte tenue pour désespérée et sans objet.

La descente du divin rédempteur fait appel à divers éléments, d'abord au Gnosticisme, qui est un dualisme métaphysique avec l'existence de deux royaumes, celui d'En-haut et celui d'en-bas. Aux cieus règne la Lumière, ici-bas les Ténèbres régissent la sombre prison qui est celle de la condition humaine, après l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis. C'est une doctrine, nous dit l'auteur, qui existait bien avant le Christianisme. L'essence du mythe gnostique est que ce monde est sous l'emprise du mal et qu'en conséquence un visiteur, venu du monde de la Lumière, doit venir conférer un "*savoir secret*" (gnosis) à quelques élus pour les libérer de la servitude du monde.

Le Gnosticisme regarde ce monde comme si pervers qu'il n'a pu être créé par Dieu mais façonné par une puissance mauvaise, le Démiurge. Dieu, résidant au-delà des cieus et prenant en pitié l'humanité, lui délègue un émissaire pour lui enseigner à se détacher des entraves du Démiurge. Dans les Épîtres de Paul, on y reconnaît sans peine une forme de Gnosticisme : ce monde est à un tel point plongé dans le mal que le recours d'En-haut est indispensable. L'importance du concept du mal ou du démon ressort dans sa pensée lorsqu'il fait référence aux "*dominations... et puissances*" qui règnent sur ce monde (Rm. 8/38) et il va même jusqu'à nommer la suprême puissance du mal "*le dieu de ce monde*" (2 Co. 4/4), le prince de ce monde qui fait main basse sur la terre sans pour autant l'avoir créée. C'est pour briser ces forces et en triompher que Jésus vint au monde. Bien évidemment, un tel dualisme ne pouvait qu'exclure Paul, bien qu'il apparaisse, somme toute, comme un gnostique (ou plutôt gnosticiste) modéré.

Aux religions à mystères ensuite, il emprunte la figure d'un dieu mort et ressuscité qui confère salut et immortalité par le partage mystique de sa mort et de sa résurrection. Pour Paul, il était essentiel que Jésus souffrît le martyre sur la croix ; autrement, l'humanité n'aurait pu se décharger du fardeau du péché pour lequel elle méritait la mort. Le Christ devait revêtir une enveloppe charnelle pour assurer cette rédemption sacrificielle. Où Paul a-t-il pu puiser cette imagerie sacrificielle, cette conviction que l'effusion du sang était nécessaire ? Lui qui cherchait quelque issue à un Judaïsme lointain, exigeant et finalement décevant, aurait trouvé toutes consolations dans la religion à mystères qu'il aurait connue dans le milieu où il avait grandi. Dans sa prime enfance, lors de son éducation

reçue à Tarse avec d'autres enfants, son imagination a pu ainsi être imprégnée par la beauté des processions sacrées, des cérémonies émouvantes et la liesse qu'elles offraient. À leur souvenir, celui d'une divinité morte et ressuscitée, toujours la même sous toutes ses appellations multiples, que ce fussent Attis, Osiris ou Baal-Tarsaz, il y aurait reconnu Jésus mort et ressuscité et des significations qui étaient absentes de l'esprit des Nazaréens. A l'agonie de son âme devait faire écho l'agonie du cosmos et voilà pourquoi il préféra la dramaturgie des cultes à mystères, le paradoxe d'un salut par le sacrifice d'un seul avec le triomphe du Mal. Ce n'est que parce que les forces démoniaques ont réduit à merci le rédempteur que le salut peut enfin venir pour l'humanité. Paul a transformé la mort de Jésus en sacrifice cosmique dans lequel les puissances du Mal cherchaient à vaincre celle du Bien et qui produisirent à leur corps défendant la rédemption. La mort doit précéder la résurrection et sans la mort, il ne peut y avoir d'expiation pour l'humanité qui n'a pu voir émerger à ce jour un Dieu-homme qui put assumer une telle mission sacrificielle.

Dans les cultes à mystères, le dieu mort et ressuscité voit surgir devant lui un adversaire démoniaque (ex: Seth contre Osiris), si nécessaire à l'histoire, bien que son sort commandât qu'il fut maudit et damné. Et voici que s'avance l'Antéchrist qui porte le péché d'avoir supplicié le Christ d'amour. C'est bien Paul qui, le premier, assigna aux Juifs le rôle de bourreaux sacrés dont le sort est de porter la mort sur la personne du Sauveur.

Les Juifs se voient mués en agents involontaires du salut dont la malignité se transforme en bien par la mort du Christ pour assurer le salut de l'humanité pécheresse. Paul affirme que si les Juifs sont traités en "*ennemis de Dieu*", c'est "*en votre faveur*" écrit-il dans Rm. 11/28. Cette phrase résume à elle seule le rôle des Juifs comme antéchrist dans le mythe chrétien, eux qui assument le fardeau du péché pour l'effusion du sang sans laquelle il ne pourrait y avoir de salut : « *Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour leur faire miséricorde à tous* » (Rm 11/32).

Dans les Évangiles, **la puissante image de Judas l'Isariote émerge, mythe qui n'était pas encore développé au temps de Paul** : la 1^{ère} Épître aux Corinthiens (I Co. 15/5) voque l'apparition de Jésus aux Douze Apôtres alors qu'ultérieurement ils ne seront plus que onze, Judas ayant péri à cause de sa faute. Cette mission de Judas, les Juifs vont la remplir au plan collectif dans le mythe évangélique : « *Nous prenons ce sang sur nous et sur nos enfants* » (Mt. 27/25).

A partir de là, **Paul inaugure un nouveau culte comme l'Eucharistie**, qui est la communion avec la divinité en mangeant le corps et en buvant le sang du Christ. Elle est entendue en outre comme le renouvellement du sacrifice de Jésus en expiation pour l'humanité. Une telle conception, qui équivaut à un

rétablissement du sacrifice humain, est aux yeux du Judaïsme considéré comme une aberration. La première référence à l'idée d'Eucharistie est contenue dans la Ière Épître aux Corinthiens (I Co. 11/23, 30). Elle indique clairement que c'est Paul lui-même qui créa et institua l'Eucharistie : "*Voici ce que j'ai reçu du Seigneur et ce que je vous ai transmis*". Il affirme ici qu'il connaît les paroles prononcées par Jésus par révélation directe et non par information que lui auraient donnée les Apôtres. Les Évangiles affirment certes que l'Eucharistie fut instituée par Jésus mais il faut nous souvenir que les Évangiles furent écrits après les Épîtres de Paul. Jean pour sa part passe entièrement sous silence l'incident du récit de la Cène. L'auteur fait remarquer qu'il n'est pas sans intérêt de noter que le terme grec employé par Paul pour l'Eucharistie : "***Kuriakos Deipnon***" (***La Cène du Seigneur***) est l'expression identique utilisée dans les religions à mystères pour les repas sacrés dédiés au dieu sauveur.

Autre remarque : la cérémonie de l'Eucharistie n'était pas célébrée par la première Église de Jérusalem après la mort de Jésus. Elle aurait sans doute su si Jésus lui avait donné ce nouveau rite fondateur puisque le texte ne parle que de "*fraction du pain*" (A. A. 2/42-46). Si ces repas pris en commun avaient eu un caractère eucharistique, avec la signification mystique de manger le corps et de boire le sang, on aurait sûrement ajouté quelque chose pour le dire, tout au moins le vin aurait-il été mentionné, ce qui n'est pas le cas.

Comme le mythe paulinien ne se réduit pas à cette fusion de gnosticisme et de religions à mystères, **un troisième élément s'y ajoute selon Hyam MACCOBY : le Judaïsme** et c'est à partir du Judaïsme que Paul va ajouter à son amalgame unique en son genre la dimension de l'histoire.

Le Judaïsme offre en effet un ample panorama historique depuis les origines de la Création jusqu'à la fin du monde comme direction, dessein supérieur. Paul s'emparera de la sorte du continuum historique juif depuis Adam jusqu'à la fin des temps pour en faire le cadre de son histoire du salut. Au mythe hébreu de la libération d'une nation quittant l'Égypte et traversant le désert vers la Terre promise, il préférera le symbole du salut de l'individu à travers le sacrifice du Christ. Toutefois, sans se perdre dans la seule quête d'un salut individuel, il concevra l'Église comme communauté de marche dans l'histoire, en s'appropriant les promesses faites à Abraham pour ériger le fondement d'un "*nouvel Israël*", lui ravissant sa mission de peuple élu. Paul ne voulait pas que sa doctrine fut considérée comme nouvelle. Au contraire il prétendait que chaque ligne de l'Écriture juive annonçait la mission de Jésus telle qu'il l'interprétait et que ceux qui donnaient un sens différent à l'Écriture se méprenaient sur le sens du Judaïsme.

L'insertion de l'Ancien Testament dans le canon chrétien affermira l'avenir du Christianisme paulinien, contrairement aux sectes gnostiques, aux cultes à mystères qui disparaîtront de l'histoire.

Si Paul ne va pas jusqu'à dire que **la Torah** est une œuvre du démon, **il ne lui accordera qu'une autorité limitée**, ayant été octroyée, non par Dieu mais par ses anges, des puissances inférieures. Il la conçoit comme tout juste temporaire, projetant son ombre sur quelque chose qui lui était infiniment supérieur et qui devait la dépasser avec l'avènement du Rédempteur. Si Abraham est un modèle de justice car il crut en Dieu, par contre les lois de Moïse, venues 430 ans après le patriarche, n'interviennent pas dans le processus de justification. Il exclut la Loi de l'économie du salut car si la Loi pouvait sauver, Jésus aurait-il eu besoin de se sacrifier ? Aussi, affiche-t-il une hostilité certaine à l'égard de la Loi, la jugeant par trop matérialiste et dénuée de spiritualité. Ainsi, taxe-t-il ceux qui veulent conserver le sabbat et les fêtes "*de servilité à l'égard d'éléments faibles et pauvres*" (Ga. 4/9) pour caractériser les forces inférieures de la nature. La Loi du Christ vient supplanter l'ancienne Loi, la Torah, désormais abrogée et depuis toujours imparfaite. Paul voulut aussi abolir la Loi pour lui substituer une modalité de rédemption qui puisse remplir toutes les exigences de la Loi sans qu'on aie besoin d'en avoir une. Mais, dans la pratique, les choses ne fonctionnent jamais de cette manière...

Paul dans ses Épîtres dut bien des fois vitupérer contre la licence des mœurs, les hommes, que l'on supposait sauvés, continuant à se mal conduire, tout comme ils le faisaient avant le salut. La Loi dut être restaurée pour y apporter quelque frein et Paul dut recourir aux bonnes vieilles exhortations morales qu'il déclarait naguère obsolètes avec le miracle de la foi. La nouvelle loi devait être entièrement différente de l'ancienne, étant une loi de grâce, mais dans les faits, elle fut appliquée de la même manière et Dieu sait - suprême ironie - l'importance que prendra un appareil légaliste sans égal dans l'Église à venir...

Paul a beau proclamer : "*Il n'y a plus ni juif, ni grec, il n'y a plus ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme car tous vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ*" (Ga. 3/28), il n'empêche qu'à l'égard des femmes, en de nombreux passages qu'ont relevés les critiques, il manifeste une aversion réelle à leur égard : "*que les femmes se taisent dans les églises*" (I Co. 14/34-35). Si dans d'autres passages l'attitude de Paul à leur endroit est plus correcte (ex : I Co. 7/1-3 ; Ep. 5/33), il manque singulièrement de la cohérence qu'on lui attribue à cause des difficultés propres que connaissaient toutes les nouvelles communautés où il lui fallait sévir au bénéfice de l'ordre.

Par ailleurs, il importait peu à Paul qu'une personne fut physiquement asservie puisque son destin spirituel était assuré. Il enjoignait donc à ses disciples

de se plier au pouvoir de Rome "*conféré par Dieu*", exhortant même les esclaves à subir leur sort et à ne pas chercher à obtenir leur liberté. Un empire militaire ne pouvait qu'applaudir à une doctrine religieuse qui recommandait la soumission et l'obéissance. Avec un Paul se prévalant bien haut de sa citoyenneté romaine et se montrant toujours proche des autorités romaines qui le ménagèrent sans cesse, nous avons le présage de la future religion officielle de Rome, fondée sur la doctrine qu'il avait créée.

En conclusion, le mythe paulinien, lancé sur son aire universelle, nous dit Hyam MACCOBY, est une histoire qui, si elle a apporté quelque réconfort à l'humanité, a produit des maux non moins extrêmes. Sa propre détresse conduisit Paul à inventer ce mythe. Sa croyance en sa mission divine a quelque peu obscurci l'image qu'il concevait de son propre rôle. Les approximations délibérées qu'il laissa percer à propos de ses propres origines n'ont pas permis à la plupart des lecteurs du Nouveau Testament de démêler l'écheveau du mythe paulinien concernant Jésus, la prétendue "*Église de Jérusalem*" et les aventures de Paul même comme ses démêlés avec ses contemporains.

Le personnage de Paul est bien plus haut en couleur que celui que trace de lui la piété chrétienne. Sa vie réelle appartient plus au registre du roman picaresque - révérence parler - qu'à celui d'une existence édifiante de saint. Mais à partir du tourbillon d'influences religieuses qui se bousculaient dans son esprit, il créa une synthèse pleine d'imagination appelée à devenir, à bon ou mauvais escient, le fondement de la culture occidentale.

F. Gohard
Caluire, le 22 Mars 2002
(à suivre)

*

MÉDITATION

AU FIL DE LA PLUME

Je m'aliène pour la joie de me retrouver ...

21.07 Gratifié du dedans, je le suis du dehors par rayonnement. Cette perfection de la plénitude ne m'empêche nullement de percevoir l'ombre du monde des songes. Programmé depuis toujours, il se déroule avec la précision d'une horloge dont la pile défierait le temps. Je le vois comme un homme averti voit un mirage dans le désert. Je le vois avec la complicité de la lumière pour la matière, une complicité qui va jusqu'à l'analogie mais que je suis seul à percevoir, car les ténèbres tournent le dos à la lumière. Il fallait qu'il en soit ainsi pour que la Lumière ne dissolve pas les ténèbres. Je suis aussi dans les ténèbres mais les hommes ne m'y découvrent pas ; ils continuent de conduire l'attelage de la mort. J'y suis mais je ne m'y implique pas plus que dans un songe. En revanche, j'observe amoureusement mes êtres de dilection. Je vis leur nostalgie et leur détresse d'une séparation d'avec moi qu'ils n'acceptent pas parce qu'elle n'en est déjà plus une. Je prépare jalousement l'explosion qui annihile d'un coup et de façon irréversible l'effrayante masse du temps. Je mets moi-même le feu aux poudres et l'embrasement réduit subitement à néant cette continuité sans laquelle la pensée ne peut survivre. Je stoppe ainsi le processus d'acquisition de la mémoire en brûlant tout ce qui a été accumulé au cours des âges et que l'homme croit devoir faire sien pour persévérer dans l'existence. J'anéantis tout. Plus de repères, plus de passé, plus de futur. Les êtres que je choisis réalisent au cours de cette déflagration qu'ils ne sont pas eux mais moi. Tout est là. C'est d'une simplicité sans nom. Mais les hommes de l'ombre ne s'aperçoivent de rien. Ils ne remarquent même pas ce qui arrive à mes officiants. Pourtant, s'ils voyaient, ils assisteraient au miracle des miracles, celui du couronnement de toute ma création par le retour de la matière à la lumière. S'ils voyaient. Ah ! s'ils voyaient... Aveugles, ils le sont ; aveugles, ils le resteront. Cela n'empêche pas la fête de continuer. Je dirai même que sans leur aveuglement la fête serait finie depuis longtemps si tant est qu'elle ait jamais pu commencer. Mais j'ai tout disposé pour que je puisse sans fin me reconnaître et me célébrer à l'abri des regards profanes. Tout cela est si bien orchestré que mes officiants peuvent passer inaperçus au milieu du monde et plus particulièrement auprès de ceux qui comme les prêtres, les religieux, les prophètes, les prétendus sages, les pseudo-maîtres, les saints, les mystiques, les philosophes, les théologiens, les moralistes etc... ont tous sur moi des opinions et

veulent me faire entrer dans leurs catégories mentales. Je peux en dire autant des traditions et des textes qu'elles véhiculent. Toute croyance en un salut à venir, personnel ou collectif, s'inscrit dans une continuité spatio-temporelle et constitue donc un immense leurre reposant sur le malentendu lié à la personne. Celle-ci étant sans réalité, tout ce qui veut la prendre en charge est purement illusoire. En passant de l'ombre à la lumière, mes officiants acquièrent l'absolue certitude que tout ce qu'on leur a enseigné était faux. Les enseignants, de quelque bord qu'ils soient, pour eux comme pour moi, sont tous dans l'erreur. Au moment où la vision leur est donnée, la totalité du savoir, de la culture et des croyances est évacuée de leur univers. Ils avaient faim et soif de moi. Mais ce n'est pas ce qu'on leur a proposé qui les a rassasiés, ce que les maîtres et les livres leur ont offert. C'est l'anéantissement par le feu de cette faim et de cette soif qui a mis fin à leur épreuve. Paradoxalement, ce sont ceux qui veulent me promouvoir qui m'occultent le plus et qui sont séparés de moi et de mes officiants par le voile le plus épais. Ils ne sont donc pas près de reconnaître les miens ; ou s'il leur arrive de les repérer surtout au début de leur mutation - car je dois reconnaître que certains par zèle de néophyte peuvent manquer de prudence – alors ils les persécutent sournoisement ou ouvertement. Ils mettent en œuvre toutes les ressources de leur inscription dans l'histoire pour tenter d'anéantir ceux qui ne peuvent finalement offrir aucune prise à leur vindicte.

Au bout du compte, le voile qui me cache aux athées est moins épais que celui qui me sépare de mes soi-disant partisans. Ne pas croire à un Dieu est finalement moins insensé que de s'attacher à une image de Dieu. Il n'empêche que les hommes de l'ombre qui se réclament de moi pour me promouvoir accomplissent dans mon économie générale une fonction indispensable : ils me rendent méconnaissable en prétendant me connaître et me faire connaître. Obéissant à des lois édictées depuis toujours, ils prolongent mon occultation en maintenant les ténèbres au sein desquelles de temps à autre je choisis des êtres qui ont compris la connivence de la lumière et de la matière et ont admiré la lumière au sein de la matière au point de provoquer cette explosion dont la déflagration anéantit toute l'expérience passée. D'un coup ils deviennent comme moi lumière et, ô merveille, ils me permettent de me reconnaître tout en n'étant pas différents de moi.

Néanmoins, s'ils ne sont pas différents de moi, tout en étant comme moi lumière au sein de la matière, ils n'apparaissent pas non plus différents des mortels. Autrement dit, ils me permettent de me contempler sans attirer l'attention des étrangers. Considérant le rêve comme réel, ceux-ci ne tarderaient pas à me récupérer en criant à l'hérésie et à la trahison. Mes officiants comprennent les raisons qui me poussent à me révéler dans une clandestinité qui préserve ma contemplation. A cette fin, je les choisis pour ainsi dire dans le tout venant, pour qu'ils déjouent les préjugés des soi-disant spécialistes. Ceux-ci ont leurs critères

d'intelligence, de beauté, de culture, de pureté, de moralité... Tant et si bien que mes choix, s'ils pouvaient les connaître, seraient complètement déroutants. Comme ils sont profondément engagés dans ce qu'ils font et imbus de leur valeur, ils considèrent ce qui arrive comme réel et ils croient que mes dévots devraient annihiler toutes les manifestations émotives. C'est absolument faux. Mes officiants donnent libre cours à leur joie et à leurs peines, participent aux événements. Néanmoins, à la différence des hommes de l'ombre, ils ne sont pas inscrits dans une histoire. Tout se produit spontanément, tout se déroule sans projections, sans interprétations, sans comparaisons. L'affectivité qui se traduit par la haine, l'amour, le dégoût, le goût, l'injuste, le juste, l'effronterie, la pudeur,... est définitivement dissoute. Mes officiants ne sont pas démunis pour autant. Ils font preuve au contraire de réalisme et de précision dans la gestion du quotidien. Sans mémoire, sans bagages, ils sont dispos et alertes. Sans rôle à tenir, sans souci de paraître, ils témoignent d'une spontanéité et d'une joie de vivre qui ressemblent étonnamment à celles des petits enfants. Du reste leur comportement offre des points communs confondants. Tandis que les « grandes » personnes voudraient voir des auréoles sur la tête de leurs guides et assister à des démonstrations fantastiques, mes officiants ne peuvent passer que pour des demeures. En revanche, leurs relations avec les petits enfants sont tout autres. Les uns et les autres se découvrent des connivences, échangent des sourires complices, se dévêtent sans honte lorsqu'il fait chaud, marchent pieds nus avec le même plaisir, barbotent avec le même bonheur dans les flaques d'eau, aiment avec délectation les jeux de cache-cache... rient sans retenue, pleurent sans vergogne, sautent de joie ou trépignent. Comment les gens sérieux les prendraient-ils au sérieux ? Je m'étonne moi-même des ressources que je déploie à occulter mes officiants. Il en va de ma propre contemplation car, en les cachant au monde, je me voile en même temps au monde et en les rendant disponibles pour qu'ils puissent accomplir leur fonction, je peux à loisir me révéler à moi-même. Dans leur sourire comme dans celui des tout-petits je me souris à moi-même. Je quête le sourire, je le guette. S'il tarde à venir, nous sommes impatients, eux et moi, de retrouver l'instant béni de la vision.

Émile Gillibert
juin-juillet 1982
(à suivre)

*

RAMANA MAHARSHI ET LE REPOS

Jésus dit, au logion 60, : « *Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous dans le repos de peur que vous ne soyez cadavres et ne soyez mangés* ».

De nombreux passages du livre "*L'enseignement de Ramana Maharshi*" (nouvelle édition intégrale - Albin Michel - traduction de Éléonore Braitenberg) parlent de ce « *repos* ».

Comme chez beaucoup d'*éveillés*, les paroles de Ramana Maharshi peuvent paraître à certains moments contradictoires. En fait il s'adresse à des visiteurs dont le niveau de compréhension est souvent différent.

J'extrait de son enseignement différents synonymes du "lieu du repos": la Paix, la Tranquillité, la Conscience, la Conscience Pure, le Soi, la Présence, le centre du Cœur, l'Être, L'Esprit, le Brahman, l'Amour, le "Je-Je", etc... Mais Ramana Maharshi insiste sur la difficulté à nommer ce "*lieu du repos*" : "*Le Soi n'est ni lumière ni obscurité. Il est ce qui est. Il ne peut être défini.*" Il semble préférer, dans cette approche, ces mots tirés, selon lui, de la Bible: « *La meilleure définition est "Je suis ce je suis" ("Et sachez que je suis Dieu")* ». Plus tard il dira: "*Je - suis* ".

" *Trouvez la réalité sous-jacente à ces trois états (états de veille, de rêve et de sommeil). C'est la véritable réalité. Dans cet état, il n'y a plus "toi", ni "moi", ni "lui" : plus de présent, ni de passé, ni de futur. Cet état est au-delà du temps et de l'espace, au-delà de toutes expressions. Il est toujours là.*" (p. 54). J'ajoute : c'est la cessation de l'identification au "je" et au monde ; plus de désirs, de peurs, de plaisirs, de souffrances, de tourments...

Ramana Maharshi préconise sans cesse de chercher le sujet, le "je" jusqu'à ce que les objets perçus disparaissent. Le "je" "*deviendra de plus en plus subtil jusqu'à ce qu'ils disparaissent*" et laissent la place au "Je-Je" qui seul subsiste.

Il ne cesse de répéter à ses auditeurs : « *Le Soi, c'est la Paix ("Paix indifférenciée, suprême, béatifique" et non la torpeur...)* » et invite à "*Rester tranquille* ".

"De par sa nature, le mental est agité. Commencez par le libérer de son agitation; donnez-lui la Paix... Exercez-le à se tourner vers l'intérieur; faites qu'il en prenne l'habitude." (p. 72).

"Le mental tourné vers le cœur est appelé mental en repos." (p. 75).

« Si l'âme s'immerge dans le Brahman - dont la nature est la Paix parfaite- cette âme cesse d'éprouver un plaisir relatif temporaire... » (p. 81).

"L'intérieur purifié par la méditation reste finalement calme sans la moindre ride. Cette tranquillité, c'est le Soi." (p. 103).

« La nature du mental est précisément d'errer. Mais vous n'êtes pas le mental... Rester le Soi est la solution. Ne faites pas attention au mental. Si on cherche sa source, le mental s'évanouit, laissant le Soi non affecté derrière lui » (p.171).

"Il faut se désintéresser des modes du mental et regarder la lumière qui les illumine. Le mental s'apaise alors et la lumière resplendit par elle-même." (p.174)

Ramana Maharshi nous raconte que la déesse Parvati fait, dans sa recherche, diverses expériences et voit " différentes sortes de lumière". Mais elle ne s'arrête pas là. "Elle reprit encore ses austérités jusqu'à ce qu'elle atteignit la Paix Transcendantale. Elle reconnut alors que cette Paix était suprême, que le Soi était la seule Réalité..." (p. 277).

"...Nous disons que le mental vibrant est impur et que le mental apaisé est pur. Le mental pur est le Brahman." (p. 285).

« Tout ce qui est nécessaire consiste à se débarrasser de la pensée : "Je n'ai pas réalisé " ».

Q.: "Ce n'est donc pas la peine de chercher à l'obtenir."

"Non, en effet, la tranquillité mentale, la paix est Réalisation. Il n'y a pas un instant où le Soi n'est pas." (p. 329).

"L'ego à l'état pur est expérimenté dans l'intervalle entre deux pensées. L'ego ressemble à une chenille qui ne quitte une feuille qu'après en avoir saisi une autre. Mais sa véritable nature ne peut être trouvée que lorsqu'il n'est pas en contact avec des objets ou des pensées. Saisissez cet intervalle..." (p. 396).

Je trouve cette image de la chenille prodigieuse !

"La Paix est votre état naturel. L'oublier n'altère en rien le Soi... C'est vishranti (la quiétude). C'est shanti (la paix). La Paix est toujours présente. Mais

vous la réprimez en vous élevant au-dessus d'elle et ainsi vous la troublez. Après vous dites : "Je désire la Paix"..." (p. 406).

"Que veut dire la tranquillité? Cela veut dire "Détruis-toi"." (p. 524).

"...Les eaux de l'océan...(retombent) en pluie sur les montagnes pour ensuite dévaler les pentes... jusqu'à ce qu'elles atteignent leur source originelle, l'océan, leur lieu de Paix. Vous voyez donc que, chaque fois qu'il y a un sentiment de séparation, il y a de l'agitation et du mouvement jusqu'à ce que le sens de la séparation ait disparu." (p. 570).

Je mets un terme ici à la liste de certains passages relatifs au "*lieu du repos*" ou à la Paix, même si les paroles suivantes de Ramana Maharshi dans ce livre sont toujours autant percutantes.

Terminons par une parole de Ramana Maharshi qui m'éclaire, de par sa simplicité. Voici la remarque dont il fait part, aux personnes qui l'entourent, après avoir reçu un visiteur qui, comme tant d'autres, s'est plaint de la difficulté à se concentrer sur la source de l'ego : "*Quand on demande aux gens s'ils perçoivent directement le "je", ils sont troublés parce que le "je" ne se présente pas à leurs yeux comme un objet*" (p. 760).

En effet, "je" est souvent le sujet auquel nous nous identifions. Par conséquent il est plus difficile de l'objectiver, ou plutôt de le transformer en objet. Et dans ce cas, il devient évanescent... C'est à ce retournement essentiel, à cette metanoïa que Ramana Maharshi nous convie.

Christine

*

« Rester tranquille est ce qu'on appelle la vision de la Sagesse (jnâna-drishti). Rester tranquille, c'est laisser le mental se résorber dans le Soi. Télépathie, clairvoyance et connaissance du passé, du présent et de l'avenir n'ont rien à voir avec la vision de la Sagesse. »

Ramana Maharshi
(*Qui suis-je?*)

*

COURRIER DES LECTEURS

A PROPOS DE HOUANG-PO

Bonjour Yves,

Houang-po dit, à la 10^{ème} partie du recueil de Wang-Ling I :

« La terre couverte de monts et de fleuves, le soleil, la lune et les étoiles ne sont autres que votre esprit ... Où y aurait-il une telle variété, sinon dans l'esprit ? ».

Cette déclaration semble s'opposer à celle de Lao Tseu qui dit, au verset 42 du Tao-tö-king :

*« De la Voie naquit un,
d'un deux et de deux trois.
Trois engendrant dix-mille ».*

et surtout à celle de Jésus qui dit, au logion 77 :

*« Je suis le Tout,
le Tout est sorti de Moi ».*

Qu'en penses-tu ?

Bien amicalement, dans la Gnose.

Michel

Bonjour Michel

La multiplicité est issue de la division de l'Un initial.

À partir de cette première division qui se poursuit presque automatiquement, c'est Maya, Shakti, Sophia ou encore le jeu du mental cosmique qui engendre toute la manifestation.

Si je suis le Tout et si le Tout est sorti de moi, ce Tout englobe forcément toutes choses, donc toute la variété qui se trouve dans le mental mais tout ce samsara n'est pas essentiellement différent du nirvana : c'est un repos et c'est un mouvement.

C'est ainsi que je comprends ces paroles.

“ ... Lorsque le lotus s’ouvrit et que l’univers fut révélé, s’éleva la dualité de l’Absolu et du monde sentant ; ou plutôt l’Absolu apparut sous deux aspects qui, pris ensemble, comprennent la perfection pure. Ces deux aspects sont la réalité immuable et la forme (potentielle). Pour les êtres sentants, il y a des paires d’opposés tels que le devenir et la cessation, avec tous les autres. Aussi, prenez garde de vous attacher à une seule moitié d’une paire... Pour rien au monde, ne faites de distinction entre l’Absolu et le monde sentant... Telle est la porte d’accès à l’Esprit Unique ; mais tous ceux qui atteignent cette porte craignent d’entrer. Ce n’est pas une doctrine d’anéantissement que j’enseigne ! Il en est peu qui le comprennent, mais seuls ceux-là deviennent des Bouddhas. Chérissez précieusement ce joyau ! ”

(Houang-po)

Amitiés

Yves

*

« Le mental pur est le Brahman. »

Ramana Maharshi

*

Bonjour Yves,

Merci pour ta réponse.

Je suis tout à fait d'accord avec toi.

Mais la phrase de Houang-po : « *La terre couverte de monts et de fleuves, le soleil, la lune et les étoiles ne sont autres que votre esprit ... Où y aurait-il une telle variété, sinon dans l'esprit ?* », laisse à croire que la multiplicité n'est pas « *issue de la division de l'Un initial* », mais est le produit du mental (« *votre esprit* »).

Or, pour moi, le mental est le produit de l'ego et alors, comment deux egos qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre, pourraient-ils produire le même « *mont* », le même « *fleuve* » ou la même « *étoile* » ?

Lorsque deux dormeurs rêvent côte à côte, ils ne produisent jamais le même rêve !

Bien amicalement, dans la Gnose.

Michel

*

Bonjour Michel

S'il n'y a qu'Un alors l'ego comme le mental sont forcément issus de l'Un ainsi donc que toute la variété du monde.

S'il n'y a qu'Un comment pourrait-il y avoir deux dormeurs ?

Comment pourrait-il y avoir deux rêves ?

S'il n'y a qu'Un toute cette variété n'est donc que ma création.

Si je rêve que je suis un papillon, à mon réveil suis-je un homme qui a rêvé qu'il était un papillon ou suis-je un papillon qui rêve qu'il est un homme ?

Ou suis-je à la fois un homme et un papillon ?

Amitiés

Yves

*

« Jadis, Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon voltigeant et satisfait de son sort et ignorant qu'il était Tcheou lui-même. Brusquement il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Tcheou. Il ne sut plus si c'était Tcheou rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou... »

Tchouang-tseu
L'œuvre complète II
(Philosophes taoïstes, La Pléiade p. 104)

*

LES ENTRETIENS DE HOUANG-PO

Houang-po, né dans le Fou-kien, province du sud-est de la Chine, fut ordonné moine au monastère de Chien-fou-sseu, sur le mont Houang-po. Très grand, il portait une protubérance semblable à une perle au milieu du front. Il fut d'abord le disciple de Huai-hai, successeur de Mazu. Sa première question fut : “ *Comment les premiers maîtres ont-ils guidé leurs disciples ?* ” Il ne reçut d'autre réponse qu'un silence réprobateur. Un jour, alors qu'il était allé ramasser des champignons, le maître lui demanda : “ *As-tu rencontré des tigres ?* ” Houang-po rugit. Huai-hai le menaça d'une hache. Brusquement Houang-po gifla Huai-hai. Plus tard, Huai-hai déclara : “ *Au pied du mont Ta-hsiong, il y a un tigre. Méfiez-vous ! Il m'a mordu ce matin !* ” Houang-po s'établit finalement à Hong-tcheou. Le haut dignitaire Pei-sieou devint son disciple et lui fit construire un grand monastère. Houang-po mourut très âgé, entre 849 et 855. Son enseignement a été conservé grâce aux notes prises par Pei-sieou. Ce dernier rédigea en 857 deux recueils : le *Tch'ouan-sin fa-yao (L'essentiel de la méthode de transmission de l'Esprit)* et le *Wang-ling lou (Recueil de Wang-ling)*. Ces deux recueils ont été traduits en français sous le titre : “ *Les Entretiens de Houang-po, Maître Tch'an du IXe siècle, présentation et traduction du chinois par Patrick Carré, Les Deux Océans, 1985.* ”

Les réponses de Houang-po sont toujours simples et directes. Houang-po affirme l'unité de l'Esprit. Il insiste sur la transmission directe de l'esprit du maître à celui du disciple. Puisqu'il n'y a qu'un Esprit unique, il ne peut s'agir que d'une transmission de l'esprit à l'esprit lui-même. Il n'y a donc rien à transmettre... Toute tentative d'explication ne fait qu'occulter la Réalité. À la question de savoir pourquoi Hui-neng, bien qu'illettré reçut la transmission et non pas Shen-hsiu, pourtant grand érudit, Houang-po répondit : “ *Shen-hsiu avait... des concepts.* ”

Le terme esprit étant fondamental dans le discours de Houang-po, le traducteur apporte les précisions suivantes : « *'Esprit', au sens relatif, désigne l'âme, la pensée, le cœur, tous les faits psychologiques, etc. Au sens absolu, il désigne la Réalité, 'spirituelle' du point de vue de son extrême subtilité... Le 'non-esprit', synonyme de 'Voie', est une excellente manière de rappeler que l'esprit un est la Réalité et non un état particulier de l'esprit, pensée précise ou vague sensation... Celui qui découvre le sens du mot 'esprit' n'a plus besoin de chercher le Bouddha.* »

Tous les Bouddhas et tous les êtres vivants ne sont autres que l'esprit un...

Depuis des temps sans commencement, cet esprit, jamais venu à l'existence, n'a jamais cessé d'exister ; ni bleu, ni jaune, sans forme ni aspect, il ne relève ni de l'être ni du non-être, ni de l'ancien ni du nouveau ; il n'est ni long ni court, ni grand ni petit, au-delà de toute délimitation ou dénomination, au-delà de toute possibilité d'être perçu ou considéré comme un objet : Le voici, réalité en soi. Mais à la première considération, on divague... Illimité et insondable, on dirait l'espace vide.

Cet esprit, donc, est le Bouddha et le Bouddha, c'est la totalité des êtres vivants...

Cet esprit est le Bouddha. Il n'est pas d'autre Bouddha et pas non plus d'autre esprit...

Cet esprit est notre primordialement pure bouddhité, que tous les hommes détiennent. Tout ce qui grouille et a une âme forme avec les Bouddhas et les Bodhisattvas une seule et même substance...

Voici donc notre primordialement pur esprit : il n'y est pas de différence entre les êtres vivants et les Bouddhas, les montagnes et les fleuves du monde, ce qui a forme et ce qui n'en a pas, et la totalité des univers de tous les espaces y forme une parfaite égalité, sans les caractères particuliers du « même » et de « l'autre ». Ce primordialement pur esprit est toujours en plénitude et sa luminosité éclaire toutes choses...

Prajna (la connaissance transcendante) est la connaissance, et cette connaissance, notre esprit sans caractères particuliers... Rien, au fond, ne naît et maintenant, rien non plus ne s'éteint. Tout n'est que l'esprit un...

...il est faux de distinguer entre esprit ordinaire et esprit extraordinaire. Ne comprenant pas ce que cela signifie, vous partez dans l'autre sens en vous attachant à l'existence de l'esprit, en faisant du vide une chose concrète. C'est une grave méprise et cette méprise vous détourne de l'esprit. Quand vous aurez seulement chassé vos « sentiments ordinaires sur l'extraordinaire », il n'y aura plus de Bouddha qu'en votre esprit...

L'essentiel de la méthode...

trad. P. Carré, p. 17-47

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Jésus est certes omniprésent ; il pénètre tout ; mais est-ce à dire qu'il se confond avec ce qu'il pénètre ? L'affirmer, ce serait prétendre qu'il se confond avec ce qui n'existe qu'en mode illusoire : ce serait en même temps s'inscrire en faux contre les grands enseignements de l'Orient. Ainsi dans le Védanta, Brahman est affirmé comme absolument distinct du monde : « *Brahman ne ressemble point au monde, et hors Brahman il n'y a rien (car s'il y avait quelque chose hors de Lui, Il ne pourrait être infini) ; tout ce qui semble exister en dehors de lui, ne peut exister qu'en mode illusoire comme l'apparence de l'eau (le mirage) dans le désert* » (Shankarâchârya).

Émile Gillibert

Évangile selon Thomas (log. 77)

*

Le monde n'est qu'un spectacle aussi brillant que vide. Il n'existe qu'aussi longtemps que je veux le voir et y prendre part. Quand je ne m'y intéresse plus, il s'évanouit. Il n'a pas de cause et il ne sert à rien. Il se manifeste quand nous sommes distraits. Il semble être exactement ce qu'il paraît, mais il n'a ni profondeur ni signification. Seul le spectateur est réel, appelons-le le Soi ou Atma. Pour le Soi le monde est un chatoyant spectacle dont il jouit tant qu'il dure et qu'il oublie dès qu'il est fini. Tout ce qui arrive sur scène le fait frémir d'horreur ou se rouler par terre de rire, il est cependant tout le temps conscient que ce n'est qu'un spectacle. Il en jouit, sans désir et sans peur, tel qu'il se déroule... Le monde ne fait que surgir du néant et retourne au néant...

... L'univers se déploie de la même façon que vous recréez le monde à votre réveil. Le mental avec ses cinq organes de perception, ses cinq organes d'action, ses cinq véhicules de la conscience, nous apparaît comme mémoire, pensée, raison et identité...

Nisargadatta

Je suis, Les Deux océans, p. 193-267

*

Le Védânta assure que le cosmos s'élançe en même temps que celui qui le contemple. Il n'existe donc pas de processus de création. La création est instantanée. Le mécanisme est le même que celui des créations oniriques, où le rêveur se manifeste en même temps que les objets divers de son rêve.

Ramana Maharshi
L'enseignement, 579, p. 561

*

Telle que nous l'entendons ici, la Conscience n'est autre que *le simple sentiment d'être...*

La Conscience est le dénominateur commun, la trame de tout ce qui porte le nom d'expérience. *Tout* ce que nous connaissons nous vient assurément par le biais du Sentiment d'Être, de la Conscience. Absolument tout ce qu'il nous aura été donné de voir, le moindre son que nous ayons jamais perçu, le moindre rêve, la moindre idée, tout sans exception -de l'infiniment petit à l'infiniment grand- a été connu par le biais de la Conscience !...

A combien de « Consciences » avons-nous eu affaire durant notre vie ! A celle-ci et à nulle autre... Cette Conscience est la seule que nous ayons jamais connue...

En fait tous et toutes sans exception se trouvent au sein de cette Conscience-que-Je-Suis !...

Je vois chaque pétale et chaque fleur, chaque brindille, chaque feuille, chaque rocher, chaque montagne, chaque étoile et chaque galaxie qui traverse les cieux avec un bruit de tonnerre, et constitue l'univers, comme l'une des qualités et l'un des attributs infinis de mon Père parfait, l'ineffable Divinité elle-même ; Unique Identité Se percevant Soi-même en tant que « Je »...

William Samuel
Le livre de la Conscience et de la Tranquillité, p. 55-56-184

*

La bienheureuse Conscience seule, Puissance suprême autonome, qui est prise de conscience insurpassable, inséparable du Seigneur Shiva, est cause de l'univers commençant par l'Éternel Shiva et s'achevant par la Terre, c'est-à-dire raison de l'accomplissement, de la production, de la mise en lumière qui est stabilité, et de la résorption qui est repos dans le suprême sujet connaissant.

En effet, l'univers éclot et se déploie lorsqu'elle s'active. Lorsque son activité cesse, il s'éteint...

Ksemarâja
Au cœur des Tantras
Les Deux Océans, p. 18-19

*

Oui, tu es Cela d'où a surgi la lumière. Cela indique la source absolue. Et la première présence de l'existence est la lumière. De cette lumière sont sortis l'Esprit et la forme. Car la lumière est la source de tout ce qui est. Ainsi la lumière est tout ce qui est, mais toi, tu en es la source.

Karl Renz
Commentaires sur l'Évangile de Thomas, p. 103

*

Le mot « Tout »... comprend tout ce qui existe, à savoir le monde objectif (représenté par le bois, la pierre...) aussi bien que les consciences individualisées telles que vous et moi... Lorsqu'un sage découvre sa réalité cosmique et le caractère illusoire des manifestations, dans l'expérience spirituelle, dans la connaissance de Soi, il est en mesure d'affirmer « **Le Tout est parvenu à moi** »...

Swâmi Shraddhânda Giri
(L'Évangile selon Thomas, Les Deux Océans, p. 69)

*

BIBLIOGRAPHIE

LES ENTRETIENS DE LAHORE ENTRE LE PRINCE IMPÉRIAL DÂRÂ SHIKÛH ET L'ASCÈTE HINDOU BABA LA'L DAS

*

Q. : En prononçant la parole sainte (OM), l'homme entre-t-il au Paradis ?

R. : En vérité, c'est bien là le résultat de la récitation (*wird*) de la parole suprême. Mais il s'agit de celui dont la conscience n'est pas contrefaite, si bien qu'il sait conserver la bonne monnaie et jeter la fausse, quoi que toutes deux portent l'empreinte de la même frappe.

Commentaire :

Le monosyllabe OM est assimilé au Verbe, au Son primordial. Semence de toute parole et de tout langage, OM inclut tous les sons et toutes les langues. À la source de toute chose, OM réside au quatrième niveau, au niveau non manifesté de la révélation, au-delà des niveaux physique, subtil et causal : « *OM est l'Un indestructible, l'Immensité. Celui qui, concentré sur Moi, quitte son corps et le monde en prononçant cette syllabe, atteint le but suprême* » (*Bhagavad-Gîtâ* VIII, 13). Bien qu'il soit à la racine de tous les mantras, le plus grand mantra est le Nom de Dieu qui n'est autre que « Je ». Même OM vient en second. Se concentrer sur le « Je » absolu mène à la réalisation du Soi. Ramana Maharshi aimait citer cette parole de Namdev : « *La nature omnipénétrante du Nom ne peut être comprise que lorsque notre propre « je » a été reconnu. Tant que notre propre nom n'a pas été reconnu, il est impossible d'accéder au Nom omnipénétrant* » (D. Godman, *Sois ce que tu es*, Maisonneuve, 1988, p. 159).

Dârâ loue ajapâ comme étant de loin la meilleure des disciplines spirituelles, car elle surgit à chaque instant de l'universalité des êtres humains. Il la met en parallèle avec la technique soufie du souffle : « *L'expiration est dite Ū*

(Lui) et l'inspiration est appelée Man (moi). Ceci veut dire Ū manam ou 'Lui je suis' » (Majma' Al-Bahrayn III). Cette expression est l'exact équivalent de l'exclamation de Mansûr Hallâj « Anâ'l-Haqq ! » (« Je suis la Vérité ») : « Ah ! vraiment, mon 'je', c'est Lui » (Dîwân, M. LXVII).

OM est la source de toute chose, mais le gnostique est au-delà même de la source : « *OM est le premier son, ce que les évangiles nomment « le Verbe ». OM est la première lumière. Bouddha a dit : « Sois une lampe pour toi-même », ce qui signifie : sois ce qu'est la lumière, mais ne connais pas la lumière. La première lumière que tu connais ne peut pas être la lumière que tu es. Sois toi-même lumière ne veut pas dire que la première expérience de lumière est ce que tu es. Tu es ce qu'est la lumière. La première lumière dont tu peux faire l'expérience est déjà de l'imagination. OM, ce premier son et cette première lumière, est la première présence de ton existence, la première présence dont tu peux faire l'expérience, mais ce n'est pas ce que tu es en essence. Ce n'est pas différent, mais c'est déjà être conscient, c'est la conscience pure.*

Or tu n'es pas la conscience pure, tu es ce qu'est la conscience pure, puis tu es ce qu'est le « Je suis », puis ce qu'est le monde. Mais tu n'es pas le monde, tu n'es pas le « Je suis », et tu n'es pas le « Je ». Jésus a dit : je suis le Père mais je ne suis pas le Père, je suis l'Esprit Saint mais je ne suis pas l'Esprit Saint, je suis l'homme mais je ne suis pas l'homme, je suis ce qu'est Cela. Ceci désigne le fondement absolu de l'existence, lequel est lui-même sans fond. Mais la première base est la lumière, OM, le commencement du cirque. Tu peux dire que tu en es la source absolue, mais pour toi, il n'y a pas de source. » (Karl Renz, Commentaires sur l'évangile de Thomas, log. 22)

Parallèles :

Celui qui connaît le chapelet du souffle
A chaque inspir, à chaque expir récite le Nom !
Lui seul est libéré des naissances et des morts
Dont le cycle roule jusqu'à la fin des temps !...

Lorsque tout meurt : le japa, l'ajapa
Et le son primordial lui-même,
Alors l'âme s'unit au Verbe, devenant immortelle !
Kabîr

Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le-moi.

Q. : Qu'est-ce qu'abandonne celui qui est « arrivé » (wâsil) ?

R. : Ce que l'arrivé abandonne, c'est cette vie.

Q. : Comment s'en rendre compte ?

R. : Là où se trouve l'arrivé, le cœur aussi s'y trouve, tandis que le corps n'y atteint pas ; donc, c'est cette vie qui fait la différence entre ce qu'est l'arrivé et celui qui n'est pas arrivé.

Q. : Comment définir cette différence ?

R. : L'être de l'arrivé est semblable à un miroir.

Q. : Le miroir a un côté lumineux, mais l'autre est aveugle.

R. : Du côté lumineux son cœur est tourné vers Dieu, et du côté aveugle son corps se tourne vers la vie d'ici-bas...

Commentaire :

Le cœur de l'Homme Parfait est le centre de la vision, le Trône de Dieu, le Verre où se cache la Lampe, la Cité lumineuse du Brahman : « *Sais-tu le cœur de Mon fidèle vide ? Son cœur est entre Moi et les noms, là où il s'est d'abord arrêté, et qui devient son refuge et le lieu de Ma venue. De là je le fais passer à Ma vision, et il Me verra et verra toute chose entre Mes mains. Il verra que, sans Moi, le nom n'est pourvu d'aucun pouvoir : tel est le lieu où demeure le cœur de Mon fidèle vide et tel est le lieu de l'éblouissement...* » (Al Niffari, *Les Haltes, Les immémoriaux, Fata Morgana, 1995, 35, p. 94*).

On retrouve chez Mansûr Hallâj le même symbolisme de l'envol de l'âme : « *Mon regard, avec l'œil de la connaissance, m'indiqua le secret de ma quête. Dans ma conscience, une lueur surgit. Comme une vague je plongeai sous les vagues de mes pensées. Mon cœur s'envola, porté par les ailes de mon Désir et les plumes de ma nostalgie, vers Celui que je ne puis nommer, sinon par allusion. Arrivé au désert de la Proximité et me mirant dans un miroir, je ris de ne rien voir d'autre au-delà de mon propre visage* » (Dîwân, Qasîda VII).

S'il est toujours possible d'ajouter des ténèbres aux ténèbres, peut-on ajouter de la lumière à la lumière ? Ma nature est lumière. Je suis lumière. Tout en moi est lumière. Comment le soleil pourrait-il connaître les ténèbres ? La ténèbre est absence de lumière, occultation de l'être : « *S'il n'illumine pas, il est*

ténèbres » (log. 24). Ce n'est pas parce que la nuit se lève, que le soleil cesse de briller. La lumière est l'essence du gnostique mais pour le psychique cette lumière est voilée comme une ombre : « *L'Éon Sophia n'a pas d'ombre en son sein, parce que la lumière illimitée est partout en elle. Mais son côté externe est une ombre ; on l'a appelée ténèbre à cause de cela* » (Écrit sans titre). Nul ne peut faire jaillir sa lumière que s'il a fait le vide en soi : « *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* » (log. 61). Aucune pensée ne se lève dans un ciel sans nuage. L'éveillé vit dans le monde sans être du monde. Il agit naturellement sans intervention du mental. Ayant trouvé le « *lieu de la Vie* », il rayonne partout et en tous lieux. Il sait que chaque atome est un miroir où chacun va chercher le reflet de celui qui le précède et donc du monde entier. : « *Sache que le monde entier est un miroir. Dans chaque atome se cachent cent soleils flamboyant* » (Rûmî, *Golshan-e Râz*).

Dârâ met en lumière la convergence entre les traditions. Il décrit l'univers comme une série de miroirs superposés. Ce symbolisme trouve son apogée dans la vision d'Abraham où chaque monde se reflète dans l'autre créant ainsi un jeu de correspondances. Le monde étant un reflet de la lumière divine, chaque caractère se dévoile et dévoile son jeu d'un cercle à l'autre de l'existence. Chaque caractère manifeste la gloire d'Allah qui est lumière sur lumière : « *Dieu le Très-Haut, en raison de la lumière de son Ipséité, se manifeste en des voiles subtils et lumineux, de sorte que nulles ténèbres n'en voilent la clarté, et la lumière de l'Essence s'épiphänise dans le voile de l'Esprit des esprits, et celui-ci dans le voile des esprits, et ces derniers dans le voile des formes corporelles...* » (Majma' Al-Bahrayn IX).

Parallèles :

Même en offrant de l'or, on ne peut gagner Râm :
On ne peut le gagner qu'au prix de son cœur !
Maintenant que Râm est mien
Mon cœur a retrouvé la paix !
Kabîr

Quand ton œil est devenu un œil pour mon cœur,
mon cœur aveugle s'est noyé dans la vision.
J'ai vu que tu étais le Miroir Universel pour toute l'éternité :
j'ai vu dans tes yeux ma propre image.
J'ai dit « Enfin, je me suis trouvé moi-même :
dans ses yeux j'ai trouvé la Voie de Lumière ».

Rûmî, *Mathnawî*, II, 93

Qui cherche sa vie la perdra, Qui la perd la trouvera pour la Vie éternelle.
Jn XII, 25

Ce ciel passera,
et celui qui est au-dessus de lui passera,...
Quand vous serez dans la lumière,
que ferez-vous !
Th 11

Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière.
Th 83

Tout être porte sur son dos l'obscurité
et serre dans ses bras la lumière.
Tao Tö King, XLII

*

Références :

- Les Entretiens de Lahore entre le prince impérial Dârâ Shikûh et l'ascète hindou Baba La'l Das*, avec texte persan et traduction, par Cl. Huart et L. Massignon, Paris 1926,
« *Extrait du Journal asiatique* » (octobre-décembre 1926)
Daryush Shayegan, *Hindouisme et Soufisme*, la Différence, Paris, 1979
Louis Massignon, *La Passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, NRF, Gallimard, Paris, 1975
François Bernier, *Voyages de François Bernier, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, contenant la description des états du Grand Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemire, etc...*, Paris, 1830
Louis Frédéric, *L'Inde de l'Islam*, Arthaud, Paris, 1989
M. Hedayetullah, *Kabîr, The apostle of hindu-muslim unity*, Motilal Babarsisass, Delhi, 1977
I.A. Ezekiel, *Sarmad (Jewish Saint of India)*, Radha Soami Satsang Beas, Punjab, India, 1966
Bankey Behari, *Sufis, Mystics and Yogis of India*, Bharatiya Vidya Bhavan, Bombay, 1982

*

MARK TWAIN
DE LA RELIGION
DIEU EST-IL IMMORAL ?

Trad. Denise Luccioni
Introduction : Robert Chesnais
L'Esprit frappeur, Paris 1998

Bien que croyant convaincu, Mark Twain (1835-1910) était profondément choqué par certains aspects du christianisme. Élevé dans le cocon rigoriste d'une mère presbytérienne, il devait par la suite évoluer vers un déisme humaniste, inspiré par Thomas Paine (auteur de l'ouvrage "*Le siècle de raison*") tout en dénonçant toutes les formes de fanatisme: "*L'homme est un animal religieux. L'homme est le seul animal religieux. Il est le seul animal qui possède la religion Véritable – et même plusieurs. Il est le seul animal qui aime son voisin comme lui-même et qui lui tranche la gorge si sa théologie n'est pas correcte*" (*Lettres de la Terre*).

Dans ce petit livre spontané intitulé "*De la Religion*", il s'en prend violemment à Dieu, concluant au caractère intrinsèquement immoral de celui-ci. Avec l'humour qui le caractérise, il dresse un portrait au vitriol du Dieu jaloux et coléreux de la Bible qui ordonne des holocaustes d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux pour des motifs futiles; qui punit les bons et récompense les méchants; qui poursuit de sa vindicte tous ceux qui ne l'adorent pas exclusivement comme il le souhaiterait... Il en déduira par ailleurs que la Bible est : "*une masse de fables et de traditions, une simple mythologie*".

La virulence de ce pamphlet est telle que son auteur en avait interdit la publication pour les quatre siècles à venir. Heureusement sa volonté n'a pas été respectée, ce qui nous permet de profiter de cette réflexion assurément dérangeante mais certainement passionnante sur la religion.

Mark Twain a consacré plusieurs ouvrages à la religion :

Quand Satan raconte la terre au Bon Dieu
Conversation entre les charpentiers de l'Arche de Noé
Le péché originel
Journal d'Adam et journal d'Ève
L'homme, c'est quoi ?
Lettres de la Terre

19-25 juin 1906 Lettre à William D. Howells

“J'ai été occupé à dicter certaines choses effrayantes pendant quatre matinées successives à n'être vues par personne sauf toi jusqu'à ce que je sois mort depuis un siècle, sinon plus. Mais j'ai déchargé mon esprit où elles couvaient depuis des années et c'est le plus important. Je me sens mieux maintenant.”

manuscrit : “A ne montrer à personne avant l'édition de 2406”.

*

19 juin 1906

Notre Bible nous révèle la nature de notre Dieu avec une précision minutieuse et implacable. Le portrait est en gros celui d'un homme, si l'on peut imaginer un homme débordant les limites humaines par ses impulsions malfaisantes, bref quelqu'un que plus personne ne souhaiterait fréquenter, maintenant que Néron et Caligula sont morts. Dans l'Ancien Testament, Ses actes dévoilent constamment Sa nature vindicative, injuste, mesquine, impitoyable et vengeresse. Il ne fait que punir, traitant des peccadilles avec une sévérité démesurée, poursuivant des enfants innocents pour les fautes de leurs parents, châtiant des populations blanches comme neige pour les torts de leurs dirigeants, s'abaissant même, pour assouvir Sa soif de vengeance, à verser le sang d'inoffensifs agneaux, veaux, moutons et boeufs, en punition d'affronts insignifiants, commis par leurs propriétaires. De toutes les biographies couchées sur le papier, la Sienna est peut-être la plus odieuse. En comparaison, Néron apparaît comme un ange de lumière et qui plus est, de premier plan.

Cette biographie débute par une traîtrise inexcusable, qui donne le ton à l'ensemble. Le point de départ est tellement pernicieux et infantile qu'il a dû être inventé dans une nursery de pirates. On interdit à Adam de goûter au fruit d'un certain arbre et on l'avertit sérieusement qu'il mourra s'il désobéit. Comment imaginer qu'Adam puisse être impressionné ? Il est homme par la taille, mais par ses connaissances et ses expériences, il est l'égal d'un enfant de deux ans; il n'a aucune idée du sens du mot “mort”. Il n'a jamais rien vu de mort, ni même entendu parler d'une chose morte, et le mot ne signifie rien pour lui. Autant menacer l'enfant Adam d'être transformé en méridien de longitude s'il goûte aux pommes, car aucune de ces deux menaces ne signifie rien pour lui...

p. 11-12

Il a décrété que toute la descendance d'Adam, jusqu'à la fin des temps, serait punie pour la transgression par ce bébé d'une loi de sa nursery, condamnation fulminée contre lui alors que ce dernier était encore dans les langes. Depuis des

millénaires et des millénaires, sa postérité, individu après individu, n'a cessé d'être assaillie et harcelée de toutes sortes de calamités, en punition de l'incartade puérole qu'on nomme avec grandiloquence "le péché d'Adam"...

p. 13

Nous avons toutes sortes de notions confuses, curieuses et risibles au sujet de Dieu. Nous le divisons en deux, nous faisons atterrir une moitié de Lui dans un recoin du monde obscur et minuscule afin qu'Il apporte le salut à une petite colonie de Juifs, et à personne d'autre... Apparemment, nous ne déduisons pas cette conviction de l'observation de faits mais du refus obstiné de les rechercher, de les mesurer et de les peser...

p. 14-15

20 juin 1906

Il y a une chose remarquable dans notre christianisme : si mauvais, sanguinaire, sans pitié, cupide et rapace qu'il soit,... il vaut encore mieux que celui de la Bible, avec son crime prodigieux, l'invention de l'Enfer... Notre religion est effroyable. Tous les vaisseaux du monde pourraient voguer à l'aise, dans la quantité de sang innocent qu'elle a versé.

p. 27

25 juin 1906

Dieu a ingénieusement conçu l'homme de manière qu'il soit obligé de se soumettre à ses passions, à ses appétits et à divers autres traits de caractère déplaisants et involontaires. Dieu l'a ainsi conçu que tous ses chemins sont semés d'embûches qu'il ne peut éviter et qui le forcent à commettre ce qu'on appelle des péchés : alors Dieu le punit de ces actes mêmes que, depuis l'origine des temps, Il a toujours eu l'intention de lui faire commettre.

p. 62

Reflections on Religion, the Hudson Review, vol XVI, N°3, aut 1963, 329-352

*

Parallèles :

Vous avez pour père le diable et vous voulez ce que désire votre père. Il était homicide dès le principe, il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment il tire de son fond ce qu'il dit parce qu'il est menteur et père du mensonge.

Jean VIII, 44

C'est un être mauvais par la folie qui est à l'intérieur de lui. Car il a dit : C'est moi le Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de moi. Étant ignorant, il n'a pas affermi le lieu d'où il est venu.

Apocryphon de Jean

Quelle sorte de Dieu est-ce là? Il est jaloux qu'Adam ait goûté de l'arbre de la connaissance... Il est envieux et empli de méchanceté.

Évangile de Vérité

Les gens disent : Dieu a créé le monde. Si cela est vrai pourquoi tant de misère ? La création s'est produite spontanément, ce créateur est spontanéité, il n'a pas d'intelligence.

Nisargadatta

Croire que Dieu peut ordonner aux hommes des actes atroces d'injustice et de cruauté, c'est la plus grande erreur qu'on puisse commettre à son égard.

Simone Weil

Tout se passe comme si avec le temps on avait regardé non plus Jésus, mais l'Église comme étant Dieu incarné ici-bas. La métaphore du « Corps mystique » sert de pont entre les deux conceptions - Mais il y a une petite différence : c'est que le Christ était parfait, au lieu que l'Église est souillée de quantité de crimes.

Simone Weil

Le monde n'est là que parce qu'il y a le diable. Mais pour ce qu'est Dieu, il n'y a ni diable, ni monde. Quand il y a Dieu, il n'y a que Dieu et Dieu ne connaît pas Dieu. Mais quand Dieu se connaît lui-même, il devient le diable. Et par cette connaissance, il crée le monde.

Karl Renz

Commentaires sur l'Évangile de Thomas, p. 127

AMOS OZ

JUDAS

traduction par Sylvie Cohen
GALLIMARD 2016

Amos Oz, né à Jérusalem en 1939, est l'auteur d'une œuvre aux multiples facettes. Considéré comme l'un des plus grands écrivains israéliens contemporains, il a reçu de nombreux prix littéraires (dont le prix Fémina étranger pour *La boîte noire*). Il a connu le succès avec *Mon Michaël* et *Une histoire d'amour et de ténèbres*. Son dernier ouvrage, *Judas*, est un magnifique roman d'amour dans la Jérusalem encore divisée de la fin des années 1950. Alors qu'il a entamé une thèse sur le thème de “*Jésus dans la tradition juive*”, Shmuel Asch, le héros de ce roman insolite en vient insensiblement à mettre en lumière l'importance du disciple obscur, Judas, que la tradition juive ignore complètement. Il y développe une fiction insolite du rôle et de la mission de l'apôtre honni entre tous. Judas aurait incité Jésus à se livrer pour prouver au monde sa divinité par un miracle suprême... Désespéré par la crucifixion du Maître, il aurait décidé, par fidélité, de le rejoindre dans la mort. Même si elle n'apporte rien sur le plan métaphysique, Émile aurait dans doute été enchanté par la beauté littéraire de cette réhabilitation de Judas dans la tradition juive, cette fois-ci.

*

Judas Iscariote fut le fondateur de la religion chrétienne. C'était un homme aisé, originaire de Judée, au contraire des apôtres, simples pêcheurs et paysans venus de villages reculés de Galilée. D'étranges rumeurs étaient parvenues aux oreilles des grands prêtres de Jérusalem concernant un hurluberlu galiléen, faiseur de miracles qui entraînait à sa suite de nombreux prosélytes dans les bourgs et les villages oubliés de Dieu sur les rives de la mer de Galilée...

Les grands prêtres de Jérusalem désignèrent donc Judas Iscariote, Juda de Kerioth, un homme fortuné, sensé, intelligent, versé dans la Torah écrite et orale, proche des Pharisiens et de la prêtrise, et l'envoyèrent infiltrer les disciples du jeune Galiléen...

La suite des événements prit un tour inattendu. L'homme dépêché par les grands prêtres afin d'espionner et de démasquer l'imposteur de Galilée devint l'un de ses plus fervents disciples... Juda de Kerioth devint Judas le Chrétien. Le plus

zélé des apôtres. Le premier au monde à croire aveuglément en la divinité de Jésus, en son omnipotence...

p. 173-175

Jésus et ses apôtres étaient juifs, fils de Juifs. Mais dans l'imaginaire populaire chrétien, le seul qui soit resté inscrit dans les mémoires en tant que Juif, - et représentant le peuple juif tout entier - est Judas Iscariote. Lorsque les émissaires des prêtres et des gardiens du Temple vinrent arrêter Jésus, les apôtres décampèrent, épouvantés. Peut-être a-t-il embrassé Jésus pour le reconforter ? A moins qu'il n'ait accompagné les geôliers là où ils avaient emmené le Maître. Pierre s'y rendit également. Mais avant l'aube, il renia Jésus par trois fois. Judas ne le renia point...

p. 219

Les Juifs n'ont pratiquement jamais parlé de Judas... Nulle part. Pas un mot...

p. 220

Comment se fait-il... que pas un seul croyant ne se soit demandé comment un homme ayant vendu son maître pour la somme dérisoire de trente pièces d'argent décide de se pendre de chagrin juste après? Aucun autre apôtre n'est mort avec Jésus de Nazareth. Judas fut le seul qui ne voulait plus vivre après la disparition du Sauveur...

p. 221

Jésus de Nazareth n'était pas du tout chrétien, mais bel et bien juif. Il était né juif et était mort en Juif. Il ne lui était jamais venu à l'idée de fonder une nouvelle religion. Ce fut Paul, Saül de Tarse, qui inventa le christianisme. Jésus ne cherchait qu'à éveiller les esprits, les purifier et exhorter au repentir les Juifs dévoyés, les Saduccéens et les Pharisiens d'une part, les percepteurs et les prostituées de l'autre, afin de les ramener aux sources de la pureté originelle...

Sans Judas, ni l'Église ni la Chrétienté n'existeraient...

p. 318-319

*

**WILLIAM SAMUEL
LE LIVRE DE LA CONSCIENCE
ET
DE LA TRANQUILLITE**

Traduit de l'anglais par Patrice Repusseau
InnerQuest, Paris, 2010

Né d'un père juif et d'une mère adepte de la Science chrétienne, William Samuel (1924-1996) est originaire de l'Alabama où il a passé son enfance. Après quatre années d'études dans une école militaire, il est nommé capitaine d'infanterie à dix-huit ans et envoyé en Chine pendant la Seconde Guerre Mondiale. Son interprète taoïste deviendra par la suite son premier maître mais c'est en Inde qu'il rencontrera celui qui devait devenir son guru. Après avoir participé à la guerre de Corée, il reprend son métier de restaurateur et de boulanger à Birmingham aux Etats-Unis.

Il fait part de ses expériences et de son éveil dans son premier ouvrage publié intitulé *Deux plus deux égale Réalité*. Par la suite il publie en 1967 le *Livre de la Conscience et de la Tranquillité* et en 1970 *La Conscience de la Découverte de Soi*. Ayant trouvé la Paix au milieu des pires épreuves de la guerre, il explique comment la garder en permanence : “*Je mets au monde l'Enfant qui est en Moi*”.

Ne souhaitant écrire rien d'autre que son propre vécu, il est ravi de découvrir cette injonction des *Enseignements de Silvanus*, l'un des traités gnostiques de Nag Hammadi : “*Vérifie tous les mots avant qu'ils ne sortent de ta bouche*”. Le subjectivisme auquel il se réfère est le point de vue non-dualiste qui unit en les identifiant le sujet et l'objet par opposition au point de vue dualiste qui sépare en les opposant le sujet de l'objet : “*La Tranquillité est un autre nom de l'Identité que nous sommes*”.

Nous nous attacherons plus précisément à son approche de l'*Évangile selon Thomas* qu'il cite régulièrement dans ses causeries au même titre que le *Tao-te-king*. Les citations des logia sont extraites de la version anglaise E.J. Brill, *The Gospel According to Thomas*, Harper & Bro, 1959.

C'est Alain Maroger qui nous a fait découvrir William Samuel. Qu'il en soit ici remercié !

J'ai découvert les “*paroles de Jésus*” transcrites par Thomas en 1958 environ, quand elles furent publiées pour la première fois en anglais. Elles firent retentir en moi un carillon d'alléluias, confirmant les idées et intuitions qui étaient miennes depuis nombre d'années, exactement comme l'avait fait plus tôt le *Tao-te-king*. Maintenant que toutes ces années ont passé, l'authenticité et l'antiquité de “*Thomas*” constituent un fait établi reconnu par les érudits du monde entier, et je ne suis pas le seul à conclure que les deux hommes exposent essentiellement le même point de vue subjectif – et s'adressent à l'Enfant pur et innocent qui vit en chacun de nous...

... Lao-tzeu a précédé Jésus dans l'histoire d'environ cinq siècles. L'érudit peut suivre le parcours de l'Idée Gnostique : partie d'Orient, elle est parvenue en Occident pour naître en tant que doctrine d'amour au premier siècle de notre ère - mais, aux yeux du monde, il ne reste que des bribes du subjectivisme originel qui fut sa marque aux cinq premiers siècles de son histoire... Toutefois, les deux hommes affirment, en termes presque identiques, qu'aux derniers jours du temps linéaire, “*ce qui est caché te sera dévoilé : car il n'y a rien de caché qui ne se manifesterà (Th 5)*”.

p. 34-35

Nombreux sont ceux qui ont demandé une méthode et une marche à suivre afin de “travailler dans l'Absolu”... Le chercheur sincère veut... un ensemble de règles à suivre, une manière de procéder par étapes qui, au bout du compte, l'amènera à “la conscience cosmique”, à “l'illumination” ou à la solution de son problème...

Autant déclarer que l'Absolu n'est pas absolu, que la Réalité n'est pas réelle, que la Perfection n'est pas parfaite ; bref, que Dieu n'est pas Dieu. Parler d'une “marche à suivre”, c'est reconnaître implicitement qu'au sein de la Perfection Accomplie existe un ego ignorant et arrogant qui a besoin de quelque chose pour comprendre la Réalité...

p. 41-42

Ses disciples l'interrogèrent et lui dirent :
Veux-tu que nous jeûnions ?
Comment prierons-nous ?
Comment donnerons-nous l'aumône ?
Et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?
Jésus dit :
Ne dites pas de mensonge,

*et, ce que vous récusez, ne le faites pas;
parce que tout est dévoilé à la face du ciel.*

Th 6

La perfection absolue est à portée de la main ! ...la Divine Tranquillité est en tout lieu de toute éternité. Elle se trouve donc, ici et maintenant, répandue sur toute la surface de la terre ! Une fois ceci vu et compris -*senti à l'intérieur du coeur*- l'homme... devient capable de se faire "passant", de secouer la poussière de ses pieds et de retourner à la demeure de son Père... qu'en réalité il n'a jamais quittée.

La Tranquillité est la *vraie* nature de notre Être !

Oui ! C'est la vérité ! Dieu est TOUT, et Dieu est bon !

p. 44

*Jésus a dit :
Soyez passants.*

Th 42

*Vous-mêmes, cherchez un lieu pour vous
dans le repos...*

Th 60

Une trop forte propension à se préoccuper de ce qui n'est pas maintenant participe de la farce grotesque qui nous conduit si souvent à passer à côté de la beauté, de la merveille et de la perfection du moment. Jésus exhortait ceux qui L'interrogeaient là-dessus à "se fixer, toute leur vie, sur le Un vivant (la conscience maintenant) (cf. *Th 59*)"... Il leur affirmait que se préoccuper du non-maintenant revenait à s'intéresser à un cadavre...

...S'en tenir au maintenant, c'est en vivre la perfection, sans nul besoin de rectifier quoi que ce soit -et il ne s'y trouve rien qu'on puisse redouter !...

...À ceux qui persistent à se démener dans le non-maintenant, je répète ce qui a déjà été dit : "Vous avez congédié l'Unique-Maintenant vivant qui est devant vous pour parler d'un cadavre (*Th 52*)".

p. 49-50

Nous vivons seuls, si l'on veut, en tant que Conscience d'existence dont rien n'est exclu. Amis, parents, arbres, montagnes, ainsi que les multitudes humaines qui nous tiennent compagnie, tous et toutes ne sont autres que des aspects de cette Conscience que nous sommes. Ils figurent des images, des objets de perception, des idées *au sein* de cette conscience-que-Je-Suis. C'est à cette seule Conscience, simple et unique, que nous avons affaire !...

*MAINTENANT j'aperçois un arbre à quelque distance -
cet arbre est MOI !*

Il n'est ni séparé ni coupé de moi – je vois mon propre Soi !

Ceci est MON Royaume ! Mon Royaume est MOI !

Toute “chose” procède de cette Conscience que Je suis.

Il a vraiment plu à mon Père de m'offrir le Royaume !

(Chanson du bûcheron et du roi)

C'est ce que voulait dire Jésus quand il affirmait :

“... Je suis le TOUT. Issu de Moi, le Tout m'est parvenu.

Fendez un bout de bois, je suis là; soulevez la pierre

et vous Me trouverez là (Th 77)”.

p. 56-57-58

En dépit des apparences auxquelles tu es confronté sur la scène du monde, tu es *déjà* tout ce que tu pourrais jamais espérer devenir. Tu demeures déjà dans la maison du Père. Contrairement aux déclarations quasi unanimes des théologiens et instructeurs classiques, ta véritable Identité n'est pas celle d'un pécheur ni d'un être déchu. Tu n'es pas un fils prodigue qui mène une vie dissolue et s'égare dans les bauges d'un pays lointain...

p. 60

Ils lui dirent :

Viens, prions aujourd'hui et jeûnons.

Jésus dit:

Quelle faute ai-je donc commise,

ou en quoi m'a-t-on soumis ?

Mais quand l'époux sort de la chambre nuptiale,

alors qu'on jeûne et qu'on prie !

Th 104

Le Cœur est la “chambre” dont parlait Jésus...
...tu sais où se trouve le Cœur, “*frappe et il te sera ouvert*” (Mt VII, 8; Th 2). Quand convient-il de le faire ? *Maintenant !*

p. 76

“Je suis la vérité”, dit Jésus Lui-même... *L'Identité* est la Vérité même du Christ...

...Le Christ est ici, *à cet instant*, afin de nous présenter toute la vérité...

...“Je suis la lumière”, dit la Vérité-Christ. De plus : “Je suis la lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde”...

p. 84-86-87

*Ce sont ceux-là
qui ont connu le Père en vérité.*

Th 69

Regardez vers Celui qui est vivant...

Th 59

Je suis la lumière qui est sur eux tous...

Th 77

Le malheur vient de ce que l'intellect n'accepte que les réponses intellectuelles, et c'est précisément ce que les Églises essaient de donner; les aveugles conduisant les aveugles, pour ainsi dire, incapables d'expliquer quelque chose qu'ils ne sont pas aptes à comprendre.

p. 87

*Si un aveugle guide un aveugle,
ils tombent tous deux au fond d'une fosse.*

Th 34

Dès lors que nous nous tournons vers le Cœur au-dedans et que nous reconnaissons que la Vérité Divine n'est autre que le Christ, nous avons fait tout ce qu'il fallait !... *C'est CELA l'immaculée conception...! Cela qui n'est “pas né d'une femme (Th 15)” ! Voilà le Christ ! Voilà la Vérité !... Il est la seule Identité-que-Je-Suis !*

p. 88

Les autorités de ce monde, a-t-il dit, “*ressemblent à un chien dans l'étable ; il ne mange pas l'avoine, et ne laisse pas non plus les boeufs manger (Th 102)*”.
p. 94

Même la plus parfaite réalisation humaine laisse l'homme persuadé qu'il est “*né de la femme*” alors que “*... le plus petit du royaume de Dieu est plus grand (cf Th 46)*”.

p. 109

Dès l'instant où ce grand sac de vent (la pseudo-personne et sa responsabilité personnelle vis-à-vis de la Conscience) est abandonné, cet instant devient connaissance consciente de l'Identité vécue comme Tranquillité....

Qui est le menteur ? L'ego personnel qui affirme : “La Présence consciente m'appartient !...”

L'élimination du menteur survient avec la prise de conscience de son néant...

Il ne s'agit pas de “me” faire l'égal de Dieu, mais de reconnaître que “me”, “moi”, est Dieu ayant conscience de Dieu et rien d'autre... Il s'agit de partir du Principe Parfait d'Être total et, à l'intérieur de celui-ci, de reconnaître qu'il convient d'abandonner un imposteur impossible, un bâtard sans père, un fantôme inexistant qu'on ne peut prendre en compte...

p. 128-131-132-135

Alors il tua le grand personnage.

Th 98

Cela qui est le Royaume est Cela qui *est cette Identité que nous sommes...*

p. 136

*...le Royaume, il est le dedans
et il est le dehors de vous.*

Th 3

... quelle que soit la nature de ce qui semble se passer et même si des signes avant-coureurs augurent d'une catastrophe, nous ne devons en aucune façon nous mêler d'intervenir vis-à-vis des images et des événements; sinon tâcher d'être sans

cesse ce que nous sommes – consciemment !

p. 138

*Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,
et le Vivant issu du Vivant
ne verra ni mort ni peur...*

Th 111

Cette Paix est le Sabbat, la Shekinah, le Manteau. C'est le Repos. “Venez... et quand vous aurez trouvé... *alors* vous connaîtrez le repos (Th 90) !” a dit (et affirme toujours) l'Un.

p. 142

Les choses, les images, les objets de perception, les reflets, etc., sont des choses, des images, des objets de perception, des reflets *parfaits*. Ils sont simplement ce qu'ils sont, mais le pouvoir n'est pas eux ; le pouvoir, l'importance est Cela qui est eux – et le “Cela” est Dieu.

p. 151

*Les images se manifestent à l'homme
et la lumière qui est en elles est cachée.
Dans l'image de la lumière du Père,
elle se dévoilera
et son image sera cachée par sa lumière.*

Th 83

...la Connaissance qu'a Dieu de Soi-même n'est jamais partie courir le monde,... nous sommes cette Connaissance de Soi ! Nous sommes la Conscience qu'a Dieu de Lui-même. Peut-il exister plus grand bonheur que d'être cette *connaissance* de tout que l'Infinité décide de connaître d'Elle-même ?...

...Nous voyons toujours des montagnes et des arbres. Rien, pas une seule “chose” n'a changé. Le regard continue à voir, mais c'est le regard *de Dieu*, la Conscience d'être *de Dieu*, la propre Connaissance qu'a Dieu de Soi-même...

...Dieu est cette Identité-que-nous-sommes... Dieu est arbres, montagnes, fleuves, océans, étoiles et galaxies. Dieu est toute chose, tout ce que cette Conscience “voit” et absolument tout ce dont elle peut être consciente.

p. 162-163

*... le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas.*

Th 113

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.*

Th 77

Nous cessons d'endosser le rôle de cette identité ridicule dès que nous arrêtons de porter des jugements, manie qui nous fait avoir des avis et attacher de la valeur à ce qui n'en possède aucune.

p. 164

Suis-je donc un partageur ?

Th 72

Il n'est pas de mort de l'Identité, pas de fin de la Conscience que Dieu est. Cette Conscience est *cette* éternelle Conscience-que-Je-Suis... c'est l'Identité que tu es, et Elle est pour toujours !

p. 164

*Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le Vivant.*

Th 3

Nous ne nions pas, ne rejetons pas, ne proclamons pas... *l'irréalité* de ce qui est vu... *Nous rejetons celui qui affirme être le “moi” personnel supposé être l'auteur du regard qui voit !... Nous rejetons l'évaluation et le jugement que porte le possesseur sur le témoignage !... C'est une nouvelle joie de ne pas être encombré ou affecté par les objets de perception. C'est l'indéniable capacité (qui n'exige aucun effort) d'être “dans le monde, mais pas du monde”. Voilà l'aptitude à être le pouvoir de la Tranquillité...*

p. 165-166

*Celui qui a connu le monde
le monde n'est pas digne de lui.*

Th 56-80

Il nous suffit d'être conscient sans porter de jugement... Ce n'est pas plus compliqué que ça ! C'est la “nouvelle naissance” ! C'est “devenir unique, un seul, un solitaire” ; semblable à la Conscience que rien ne possède ; la Conscience seule !... La Conscience est *seulement* l'Identité vers laquelle nous revenons consciemment et à laquelle nous nous identifions consciemment ! La Conscience est la Vie !

p. 169-170

*Heureux êtes-vous, monakhos, élus,
parce que vous trouverez le Royaume.
Comme vous êtes issus de Lui,
vous y retournerez.*

Th 49

Retirons *tout d'abord* la poutre de *cet* oeil, sans nous inquiéter de la poussière que nous croyons percevoir dans l'oeil du mari, de la soeur, de la mère, de la fille ou des amis. (cf *Th* 26)

p. 174

“*Se ceindre les reins*” est se rappeler cette Réalité, en dépit de l'apparence des “*dehors*” qui essaie de nous en empêcher. (cf *Th* 21 ; 103)

p. 190

Nous *demeurons en repos* et laissons la Céleste Divinité être cette Conscience que nous sommes, sans assumer la moindre responsabilité pour ce que “nous” (la Conscience) voyons, la raison pour laquelle nous voyons, et la façon dont nous voyons. (cf *Th* 60 ; 90)

p. 191

à suivre

*

POÉSIES

LE MONT ANALOGUE

Voici comment je me suis résumé ce que je voudrais faire comprendre à ceux qui travaillent ici avec moi :

« Je suis mort parce que je n'ai pas le désir,
Je n'ai pas le désir parce que je crois posséder,
Je crois posséder parce que je n'essaye pas de donner ;
Essayant de donner, on voit qu'on n'a rien,
Voyant qu'on n'a rien, on essaye de se donner,
Essayant de se donner, on voit qu'on *n'est* rien,
Voyant qu'on n'est rien, on désire devenir,
Désirant devenir, on vit. »

*

Tiens l'œil fixé sur la voie du sommet, mais n'oublie pas de regarder à tes pieds. Le dernier pas dépend du premier. Ne te crois pas arrivé parce que tu vois la cime. Veille à tes pieds, assure ton pas prochain, mais que cela ne te distraie pas du but *le plus haut*. Le premier pas dépend du dernier.

René DAUMAL

Le Mont Analogue, Gallimard, 1952, p. 196-204

*

AU CRI STRIDENT DU VENT PREMIER

toute personne qui tombe a des ailes
Ingeborg Bachmann

au cri strident du vent premier
une vague m'a déposé
près de tes yeux d'un bleu profond
sur le rivage des adieux

sur le rivage de l'adieu

au chemin vierge de ma mémoire
pourquoi marcher pourquoi aller
sans savoir ni comment ni pourquoi
à la recherche de l'oubli

à la rencontre de soi-même

le jour est d'or la nuit est bleue
dans l'ombre brille une lumière
un chant qui vient du grand soleil
un chant venu de nulle part

qui vient et redevient silence

nous avons tous des ailes
qui nous emmènent
toujours plus haut toujours plus loin
toujours plus en nous-même

au centre de notre être
ou au cœur du non-être

Yves

*

INVOCATION À L'ANGE

(À Henry Corbin)

Oh dolç
Àngel
de la
Guarda,
llavor

de Llum

que m'ha
sembrat
Jesús
en sòl
verge
del meu

cor, on
mor i
reneix,
com verd
vert
plançó
del meu

Arbre
de la
Vida;
fràgil

arbret
de blanc

florit

Oh mon doux
Ange
Gardien,
grain
de

lumière

qu'a
semé
Jésus
dans le sol
vierge
de mon

cœur, où il
meurt et
renaît,
comme

plançon
de mon

Arbre
de la
Vie;
fragile

arbuste
de blanc

fleuri

que en fer-
se gran,
el seu
roig fruit
és Crist,

el Cor
diví
del Nen
Jesús
que creix
en mi !

Àngel
valent,
plançó
de Crist
pren el
meu cor,

vencent
l'ombriu
àngel
que hi viu,
xuclant
de mi !

Àngel
tutor,
mestre
i amic,
alça'm
si caic

quan sóc
temptat
per la
maldat
del meu
mon
jo inic !

Àngel

dont le fruit
mûr
est
rouge
comme le Christ,

le Cœur
divin
de l'Enfant
Jésus
qui croît
en moi !

Ange
vaillant,
plançon
du Christ
prends
mon cœur,

et vainc
l'ange
obscur
qui demeure en moi
et se nourrit
de moi-même !

Ange
tuteur,
maître
et ami,
relève-moi
si je chute

quand je suis
tenté
par les
mauvais penchants
de

moi inique !

Ange

bessó,
germà
del cel,
en nom
de Déu,

fes-me
saber
-amb el
teu fil
de veu
subtil-,

com puc
desfer
el meu
jo impiu,
l'àngel
ombriu

que amb veu
farsant
em va
temptant
fins al
final !

jumeau,
frère
céleste,
au nom
de Dieu

fais-moi
savoir
avec
le fil
subtil
de ta voix

comment
libérer
mon moi
mauvais
de l'ange
sombre

dont la voix
mauvaise
me
tentera
jusqu'à
la fin !

(à suivre)

Joan-Emili González
(texte catalan et traduction française)

*

QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé

Mais nous aurons à nouveau, Augustin,
une belle nuit devant nous.
Je m'en réjouis comme l'enfant
devant un beau jouet.
Rien n'est petit à mes yeux
Si ce n'est la petitesse des hommes
qui veulent agir sans moi,
ou, ce qui est bien plus affligeant,
qui essaient par des moyens
dont tu n'as pas idée
-nous en reparlerons-
de me faire entrer dans leur jeu,
de me faire jouer leur jeu.
Faut-il avoir besoin de s'affirmer
pour prendre le contre-pied
de mon enseignement !
Cela encore je le comprends,
Je dirai même que c'est de bonne guerre
de vouloir avec moi croiser le fer
-comme si j'avais du goût
pour le métier des armes !-
Mais, là où je ne suis plus la créature,
C'est lorsqu'elle devient faussaire,
C'est lorsqu'elle déguise la vérité.
Passe encore qu'un doctrinaire,
parce qu'il se prend au sérieux,
et surtout parce qu'il veut
qu'on le prenne au sérieux,
intervertisse les rôles
et veuille se mettre à ma place.
Mais ma pire peine,
mon mal le plus secret
et le plus douloureux
c'est de voir les doctinaires

devenir des faussaires.
Je dis : mon Royaume est aux enfants.
Ils trompent les enfants
-et ça c'est grave !-
en leur laissant croire,
en leur faisant croire,
qu'ils doivent sous peine de châtement
travailler à leur salut.
Je dis qu'il faut être devant moi
comme un petit enfant.
Ils disent qu'il faut devant Dieu
être conscient de ses responsabilités.
Je dis que mon Royaume est aux enfants :
ils disent que le Royaume est aux grandes personnes.
Ils n'emploient même pas ce mot que j'affectionne.
Ils parlent de paradis
qu'ils opposent à l'enfer.
Ils parlent de récompense pour les uns,
de punitions pour les autres.
Ils ont mis en place
un système de sécurité
qui me donne des sueurs froides.
Ils réussissent si bien à faire peur
Que tous les hommes maintenant
Veulent des assurances.
Ils nous ont offert
des assurances pour le ciel :
Les hommes cherchent maintenant
des assurances temporelles,
assurance-vie – assurance-mort,
assurances de toutes sortes.
Vois-tu, Augustin, le grande duperie
que les gens d'église veulent me faire avaliser ?

Moi, j'aime mes enfants vulnérables,
je ne révèle mes secrets,
Je ne peux me révéler moi-même,
qu'à mes enfants qui sont sans défense,
qui sont sans assurance,
Tout entier abandonné
au surgissement libre et spontané

de mes dons les plus gratuits.
Si tu savais, Augustin, comme je suis heureux
de pouvoir me livrer sans défense,
sans rencontrer la moindre résistance,
à mes petits enfants.
Et je suis encore plus heureux
-j'hésite à te le dire
de peur que tu en tires vanité-
de voir parmi mes enfants
des hommes à cheveux blancs.
Je suis très vulnérable,
infiniment vulnérable
car je suis proprement sans défense,
comme mes tout petits.
Je suis démuné
devant la cuirasse des docteurs ;
mais là où je suis réellement exposé,
c'est aux coups bas des faussaires.
Comme un enfant se livre
-et c'est si beau
l'abandon d'un enfant-
ainsi moi je me livre,
exposé, vulnérable à souhait.
Vois-tu je suis sans défense
devant les calculs des calculateurs,
devant les doctrines des doctrinaires.
Je suis littéralement désarmé
devant la grande machinerie
des gens d'église.

Je te dévoilerai, Augustin
si tu persistes dans ton bon vouloir
à m'écouter dans le silence,
-car je suis aussi à ta merci-
les secrets de mes demeures successives.
Tu es l'œil dans lequel je me vois
Et j'aime à me contempler
dans l'œil de mes enfants,
l'œil intérieur
où ils me voient
en fermant les yeux.

Les docteurs ont beau jeu de m'évincer
en se mettant à ma place,
et ils ne s'en privent pas.
Mais ils jouent à un autre jeu,
beaucoup plus subtil,
qui leur réussit admirablement
depuis bientôt deux mille ans.
Ils veulent me protéger soi-disant
contre la méchanceté des gens.
Je me demande bien entre nous,
qui dans cette aventure est le méchant.
Ils édictent des lois, en ma faveur,
disent-ils.
Comme si j'avais besoin
de législateurs et de légistes,
de rubricistes et de canonistes !
Ils font des bulles,
Ils promulguent des dogmes,
Ils publient des décrets,
comme si j'avais besoin
de tout cet appareil
pour investir mes enfants
de mon Royaume.
Alors que je demande,
toute affaire cessante,
toute mémoire abolie,
toute pompe bannie,
dans l'oubli d'hier,
dans l'oubli de demain,
dans la détente et l'abandon,
dans le dessaisissement et la dépossession,
l'accueil de mes enfants,
le cœur à cœur avec mes enfants
pour que je puisse leur donner
ce que l'œil n'a pas vu
et que l'oreille n'a pas entendu.
Hélas ! au lieu de m'exprimer
comme j'exprime le Père,
les doctrinaires expriment des idées,
ils défendent des systèmes,
ils maintiennent des positions.
Au besoin, ils arrondissent des angles,
ils composent sans se déjuger

ils réparent sans réparer.
Un jour, qui n'est pas loin,
mais il sera trop tard pour eux,
-pour mes enfants, il n'est jamais trop tard-
car on ne rattrape pas un retard
quand il n'y a pas eu de départ,
quand il faudrait commencer
par se mettre en condition
de prendre le départ,
quand il faudrait se dessaisir
une fois pour toutes
de tout ce qui vous empêche.
Oui, de force, ils devront un jour
et ce jour est tout proche,
abandonner armes et bagages
avec tous les impedimenta de la marche,
avec les enseignes et les poteaux indicateurs,
les barrières et les garde-fous,
les impératifs catégoriques
et les impératifs relatifs
et tout l'appareil judiciaire
et tout l'appareil délateur
et tout l'appareil canonique
et tout le plâtras rubriciste
et tout le fatras bureaucratique.

Faut-il que la source ait été polluée
pour que l'eau qui nous arrive
depuis bientôt deux mille ans
empoisonne ainsi mes petits enfants
au fur et à mesure qu'ils entrent
dans l'âge dit de raison,
alors qu'ils confondent encore
Vertu et péché
dans leur innocence première.
Les gens d'église et toutes leurs séquelles,
les clercs et leur valetaille,
veulent absolument faire entrer
obstinément,
dans le domaine de la faute
et dans le domaine de la grâce,

ce peuple de petits
qui faisaient mes délices.
Le Royaume est à eux,
je ne me lasserai jamais de le répéter,
et à ceux qui leur ressemblent.
Mais les doctrinaires s'ingénient,
ils font tout
pour que les grandes personnes
perdent à tout jamais
leur âme d'enfant.
S'il s'en trouve
qui, devenus hommes,
n'ont pas endossé l'uniforme
ou bien l'ont rejeté,
c'est bien une merveille de merveilles.
Mes petits m'émerveillent toujours
Et Dieu sait pourtant si j'en ai vu,
si je me suis contemplé dans leur regard.
Ils ont tous les dons
et ils n'en tirent pas vanité.
Ils mélangent heureusement
grâce et faute, vertu et péché.

Vertus théologiques et vertus cardinales,
faute vénielle et faute mortelle
et la chair et l'esprit
et l'âme et le corps.
J'ai eu assez de mal
à te sortir de leurs catégories
pour que tu apprécies, Augustin,
la joie d'être désentravé.
Il y a même une joie plus grande,
une qualité plus subtile,
à être désentravé
plutôt que de n'avoir jamais
été entravé.
Écoute-moi bien,
le moment n'est pas venu
de plonger dans la torpeur
d'une somnolence vaguement satisfaite.
Ce que je vais te dire

va paraître à nos docteurs
banal à pleurer
et moi, Jésus, je dis,
que c'est brûlant comme l'amour.
Ne suis-je pas venu jeter le feu sur la terre ?
Or il brûle chez mes petits
et leur lumière éclaire le monde.
Et quand il brûle
chez un homme mûr
il éclaire le monde
d'une lumière encore plus rayonnante.
La grâce retrouvée,
non pas la grâce des théologiens,
est une grâce par dévoilement,
une grâce par dépliement,
une grâce par diminution,
une grâce par effacement :
c'est ma grâce elle-même
c'est moi-même.

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*